

EUN Hee-kyung

SECRETS

Roman traduit du coréen par
Kim Young-sook et Arnauld Le Brusq



*Éditions
Philippe Picquier*

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE LA FONDATION DAESAN, SÉOUL

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Bimil gwa keojitmal*

© 2005, Eun Hee-kyung
Tous droits réservés
Edition originale publiée par Munhakdongne Publishing corp.
Droits de traduction en langue française cédés par Munhakdongne
Publishing corp. Paju

© 2014, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : ????????????????

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0921-6

PRINCIPAUX PERSONNAGES

YEONGJUN : réalisateur de cinéma, né au début des années 1960, fils aîné de Jeong Jeonguk et de Song Keumhui.

L'ASSISTANT : assistant de Yeongjun.

BANANA : surnom de Pak Nana, scripte de Yeongjun.

LA COUSINE MYEONGSEON : cousine germaine de Yeongjun et de Yeongu.

JEONG JEONGUK : père de Yeongjun et de Yeongu, né dans les années 1930 et benjamin des quatre fils de Jeong Seongil.

YEONGU : frère cadet de Yeongjun, fonctionnaire.

JEONG SEONGIL : grand-père de Yeongjun et de Yeongu et père de Jeong Jeonguk.

JAEUK : fils aîné de Jeong Seongil et père de la cousine Myeongseon.

LES CHOE : famille rivale des Jeong à K.

JEONG MYEONGSEON : légataire par testament de Jeong Jeonguk.

DAENAMUJIP : chamane attitrée chez Song Keumhui et Jeong Jeonguk.

M. KIM : adjoint de Jeong Jeonguk.

DUMAN : conducteur du motoculteur.

SONG KEUMHUI : épouse de Jeong Jeonguk et mère de Yeongjun et de Yeongu.

HAN JULI : actrice.

CHOE UIKIL : aîné de la génération de Yeongjun et de Yeongu dans la famille Choe.

JANG : ancien pêcheur devenu ouvrier dans l'entreprise de Jeong Jeonguk.

L : auxiliaire de la police japonaise durant l'occupation de la Corée.

FILS DE L : « le vieux L », octogénaire.

FILLE DE L : épouse de Jaek et mère de la cousine Myeongseon.

INSPECTEUR L : petit-fils de L.

SUNKEUM : servante chez Song Keumhui et Jeong Jeonguk.

PRINTEMPS SANS FAVEUR

Personne ne s'arrête bien longtemps à K. D'où que l'on vienne : que ce soit en descendant de Jeonju par la nationale 22, en remontant de Suncheon, en prenant la 23 par Cheonan ou bien arrivant de Mokpo par Gwangju.

La petite ville se tient à l'extrémité de la chaîne montagneuse du Noryeong, une branche qui descend vers le sud depuis la chaîne du Sobaek, elle-même bifurquant vers l'ouest, à la manière d'une côte, à partir du Taebek, l'épine dorsale de la péninsule coréenne. A l'écart des grands centres urbains, K se situe à la limite sud de la province. Des montagnes érodées qui la cernent, hautes de cinq cents mètres environ, les anciens disaient : « Sans l'énergie favorable aux mandarins, militaires ou civils, il est bien difficile de s'élever. » Sa principale activité, l'agriculture, souffrait alors de la division des terres non encore remembrées. Sur les pentes, les sols acides et rouges se montraient peu généreux.

Doté d'un climat tout à fait défavorable, très sec en été, fortement neigeux en hiver, K n'offrait aucun site remarquable, aucune spécialité. Ceux qui y passaient en retiraient une impression de pauvreté. Le voyageur venu par le fameux col de Gomchi, le regard fixé au loin sur les flancs escarpés, pelés et rouges, afin d'échapper au mal

des transports, enfin parvenu au terminus de l'autocar, ne pouvait qu'être désappointé par l'aspect piteux de l'agglomération. Les enseignes de l'auberge, de la pharmacie et de la mercerie respiraient la misère. Au-delà, le long des ruelles, les toitures de tôle rouillée se serraient les unes les autres au-dessus des portes de métal. L'horizon était vite atteint. A la manière d'un auvent cachant le ciel, les collines barraient le regard. De quoi arracher un soupir. La silhouette de ces monts évoquait un groupe de marchands ambulants fatigués, affalés contre leurs ballots, vus en ombres chinoises dans le cadre éclairé d'une fenêtre d'auberge. Ceux qui passaient avaient hâte de repartir.

Pourtant, l'impression d'enfermement et de misère n'explique pas seule cette envie de fuir. En quittant K, les voyageurs avaient la possibilité d'aller admirer à proximité un beau temple bouddhique entouré de camélias. Dans la direction opposée, passé la plaine, les attendait la préfecture, foyer industriel et culturel. A l'est se trouvait un site réputé pour ses feuillages d'automne, bondé de promeneurs toute l'année. A l'ouest, c'était la mer. Si les gens ne s'arrêtaient pas longtemps, chaque jour en voyait pourtant défiler, dans un nuage de poussière. Et quand un jeune garçon de K restait là, debout dans cette poussière, à les regarder passer, cela voulait dire qu'il avait quitté l'enfance.

On comprend qu'un endroit dépourvu de paysages remarquables, privé de ressources, offrant peu de motifs de fierté, mette en avant ses personnalités locales. Aussi lit-on dans une monographie publiée par la municipalité : « K a toujours été réputée pour ses grands hommes. Aujourd'hui encore, les gens qui en sont originaires sont souvent considérés comme des personnes d'exception. » De fait, ses habitants ont toujours misé sur l'éducation de leurs enfants. Même les familles peu fortunées

envoyaient leur fils aîné finir sa scolarité dans une ville plus importante. Le voyageur qui s'arrêtait un instant sur le *maru*¹ d'une maison pour demander son chemin ne pouvait manquer de voir la photo, bien exposée dans son cadre, de l'enfant parti au loin. Il pouvait même capter l'atmosphère d'attente déçue qui enveloppait l'habitation tout entière, depuis la petite cour de devant hérissée de pourpiers et de balsamines, jusqu'à la cour arrière dans l'ombre de son plaqueminier. Mais réussir et ne plus jamais retourner à la maison avait été le seul espoir des pères eux-mêmes au temps de leur jeunesse. Il revenait par conséquent aux fils cadets de supporter ce pays infécond en même temps que leur destin d'éternels seconds. À force, ils renonçaient à tout et leurs femmes devaient se battre pour deux. Puis, à leur tour, ils faisaient partir leur fils aîné.

Si, parmi ces passants, il se trouvait quelqu'un de cultivé, sans doute savait-il que l'eau coule en sens inverse à K. Dans le livre ancien intitulé *Récit de voyage dans les montagnes du révérendissime Okryongja*, on lit ceci : « Par extraordinaire, l'eau y contrarie le sens du yin et du yang. » Cela s'explique par la topographie de K, plus élevée au sud qu'au nord. Que l'eau coule en sens inverse signifie simplement qu'elle va du sud vers le nord et non le contraire. Certains prétendent même que le goût des gens pour l'opposition politique vient de ce flux inversé, porteur d'une énergie rebelle. Selon les vieux, la violence sourde qui circulait dans les veines de la jeunesse venait de cette force contraire. Eux-mêmes, en leur temps, avaient été secoués par le vent de l'ailleurs. Tous ceux qui étaient restés sur place avaient au moins une fois rêvé de

1. Les mots coréens en italiques font l'objet d'un glossaire à la fin du volume et toutes les notes sont des traducteurs.

partir. Cette envie montait surtout au printemps, quand les collines ondulaient sous la chaleur et retrouvaient leur verdure, que les fleurs explosaient avant de tomber soudain. Alors, comme une fièvre cyclique, le vent venu de la plaine plus au sud, de la ville au nord ou bien de la mer à l'ouest excitait tous ces jeunes gens.

Mais, revenons au livre mentionné. A K, être jeune n'était vraiment pas une chance : « Ce paysage résonne du galop des chevaux mais aucun dragon ne se lève ; la bourgade est exigüe, les montagnes courtes. » Suivant ces formules, les montagnes usées, dénuées de puissance, ne pouvaient engendrer aucun dragon. La petite ville encerclée ne voyait naître que des chevaux. Et nul héros ne viendrait au monde pour les monter, ces chevaux qui disposaient de trop peu d'espace pour galoper à fond. Comme ceux des messageries, ils étaient condamnés à de brefs va-et-vient.

Les auteurs de ces formules devaient bien connaître la géomancie et sans doute comprenaient-ils la vie en experts. Mais ils lançaient aussi ces commentaires sans creuser la question, s'enivrant de leurs tournures raffinées. Ainsi agissent ceux qui ne font que passer. Le destin des jeunes chevaux de K ne les intéresse pas vraiment. Tel n'était pas le cas du fils d'un métayer, devenu poète, originaire du village voisin, là où se tient le beau temple bouddhique entouré de camélias. Voici comment il décrit l'un de ces chevaux ayant quitté le pays un jour de printemps : « A grand choc de ses quatre sabots, il galopa jusqu'à la mer et là, s'arrêta net. » Des jeunes qui rentraient au pays, les yeux embués, à l'image de cet animal griffé par les broussailles et crotté, en arrêt sur la falaise, une patte repliée, on disait qu'ils s'étaient calmé le sang. Le reste de leurs jours se déroulait ensuite sans bruit, leur regard reflétant l'ennui de ceux qui se rangent bien vite après avoir causé, un temps, beaucoup de soucis à leurs parents.

Qu'il y ait un rapport ou non avec ces jeunes gens, K se révèle particulièrement prolifique en contes et légendes de piété filiale. L'un des plus anciens ouvrages relatifs à K s'intitule justement *Histoire de M. Oh, fils dévoué*. Il consiste en gravures illustrant des actes de dévotion aux parents, assorties de formules d'éloges. Mais, pas plus que les autres, les enfants de K ne s'intéressent à ce genre d'histoires. Ils préfèrent les fantômes ou les *dokkaebis*. A un âge où ils n'ont pas encore conscience de la mort, ils découvrent la peur à travers ces récits mettant en scène l'âme d'un infortuné, qui trouble leur sommeil. Ainsi, à K on raconte l'« histoire des quatre frères ».

A l'époque de Goryeo, sous le roi Injong, un nouveau préfet avait été nommé. Un vieux campagnard vint à lui, pleurant et se prosternant dans la cour du pavillon mandarin : Je tiens une auberge sur un marché à dix *li* d'ici... jusqu'à mes quarante ans passés je n'ai pas eu d'enfant... mais par je ne sais quelle grâce j'ai ensuite eu quatre fils... le Ciel et la Terre le savent, je suis allé jusqu'à m'ôter le riz de la bouche pour les nourrir... et quand ils sont devenus grands et forts je n'arrivais pas à sécher mes larmes de joie... mais il y a peu, tous sont morts en quelques jours, l'un après l'autre, d'une maladie inconnue... est-ce possible un tel malheur ? Le Ciel peut-il se montrer plus ingrat ? tout est noir autour de moi... au fond de mon chagrin je ne pense qu'à mourir... cela est trop injuste et j'implore votre sagesse.

Après réflexion, le préfet fit venir un petit commissionnaire et lui dit : Cette nuit, tu surveilleras la route devant la porte de la ville... vers minuit passera un palanquin orné de fleurs... sans poser de question, tu l'arrêteras et tu le conduiras jusqu'ici. Or, de ce palanquin resplendissant, conduit par le commissionnaire, surgit un homme de haute taille et d'une prestance hors du

commun. Le préfet l'accueillit avec de grands égards et lui dit avec solennité : Vous, roi des enfers, votre rôle est de punir les méchants... alors, pourquoi prendre ceux qui ne le méritent pas ? A quoi le roi des enfers répondit : Vous avez bien raison... faites donc creuser la cour de ce vieillard. Quand cela fut fait, au fond apparut un cours d'eau souterrain où flottaient quatre cadavres intacts, les yeux grand ouverts. Tous étaient morts une vingtaine d'années plus tôt. Ils étaient venus passer la nuit dans l'auberge du vieil homme et ce dernier les avait noyés pour les dépouiller. Mais c'est surtout la déclaration du roi des enfers qui effraie les enfants : Voici, dit-il, que les âmes de ces hommes morts injustement ont été rappelées à la vie par vengeance, l'une après l'autre, sous la forme des quatre fils de ce vieillard et maintenant justice est accomplie.

Cette histoire fait frissonner les petits. Ces fils aimés, joie de leur père, étaient habités par les âmes des défunts et avaient grandi pour révéler l'épouvantable secret. Mais pourquoi ces quatre morts avaient-ils choisi, pour se venger, de revenir sous l'apparence des fils de leur assassin ? Au début, le châtiment n'avait rien de visiblement cruel. Il consistait à laisser l'amour grandir durant de longues années pour l'arracher d'un coup bref. Est-ce à dire que la privation subite de l'amour est si douloureuse qu'elle constitue la plus terrible des vengeance ? Ou bien que les enfants possèdent le pouvoir d'anéantir leurs parents en les reniant ?

Des histoires de ce genre, il en existe partout. On entend aussi des parents dire que leurs enfants sont venus au monde pour les punir de leur existence passée et que, le moment venu, ils seront gravement châtiés par eux. Ce sont là des plaintes pour signifier que les enfants, toujours ingrats, sont difficiles à élever. Naturellement, le zèle si prononcé de K pour l'éducation entraîne un surcroît d'embrouilles entre pères et fils. Adulte, personne ne se

souvenait clairement de l'« histoire des quatre frères », mais tous craignaient confusément les âmes des quatre voyageurs assassinés. Car celui qui meurt en route cherche toujours à s'agripper à un vivant pour continuer son chemin.

Le monde changeait vite. A l'image de produits manufacturés à la va-vite, les villages se transformaient en caricatures de villes. K, cependant, se développait peu. Selon les uns, cela tenait à la pauvreté de son environnement. Selon d'autres, cela était dû au manque d'ambition de ceux qui restaient sur place alors que les plus talentueux avaient fui. Pour certains, la faute en revenait à ceux qui avaient réussi, loin de là, et avaient oublié leur pays. Si K tient à sortir de son arriération et de son enclavement, ajoutaient-ils, il faut que ses habitants coopèrent avec le pouvoir et renoncent à leurs prises de position systématiquement antagonistes. Bien sûr, la plupart aspiraient à vivre en citadins. Mais ils n'étaient pas, pour autant, prêts à suivre coûte que coûte le courant dominant. Cette attitude n'avait rien à voir avec du défaitisme. C'est que vibrait en eux le chant qui accueillerait à son retour le fils parti tenter sa chance. Et ce chant ressemblait aux adieux qui accompagnent les pères morts lors des funérailles :

Enfin guéri,
vêtu d'un habit neuf
de fin coton de marque
soleil aveugle
ouvre les yeux
[...]
enveloppé par l'odeur du manteau de mon père
je pars errer de nouveau

Comme son père en son temps, un enfant de K avait deux façons de quitter le pays. Réussir ou vagabonder. Sans bien sûr parler de mourir.

Selon le panneau, à cinq cents mètres la route bifurquait. Tout droit, c'était là où ils allaient, la ville où se tenait le festival de cinéma. A droite, la route menait à K. Sur le fond vert du panneau routier flambant neuf, le soleil printanier faisait briller les lettres blanches. Ah, on peut aller à K par là, dit Yeongjun pour lui-même. Tout en le regardant dans le rétroviseur, l'assistant-réalisateur répliqua : C'est une nouvelle route, depuis Jeonju on peut y être en une heure et demie maintenant. Et, jetant de nouveau quelques coups d'œil dans le rétroviseur, il attendit la réponse. Finalement, il se tut et se cramponna au volant. A côté de Yeongjun, Banana dormait. Empli par la langueur printanière, l'habitacle de la voiture était retombé dans le silence. Le vent d'avril était encore frais, mais à cause du soleil déjà vif, il faisait chaud à l'intérieur. Que l'on ait aménagé une nouvelle route vers K, Yeongjun s'en moquait. Il ignorait même où se situait celle d'autrefois, qu'on devait maintenant appeler « l'ancienne route ».

Il alluma une cigarette et baissa la vitre à moitié. De profil, l'arête fine de son nez et ses lèvres minces pouvaient le faire passer pour sévère. Mais son regard reflétait encore les rêveries de l'adolescence. Il avait l'air fatigué. Alors que son scénario était bouclé depuis trois mois, le film piétinait à cause du casting qui n'arrivait pas à se faire. Le succès de ce film-là reposait sur le personnage féminin principal. Ce qu'il cherchait, c'était une tête nouvelle et aussi pas trop chère. En un mois, il avait rencontré huit jeunes filles dans le milieu du théâtre, de la publicité et de la télévision. Toutes lui avaient paru stupides et conventionnelles. Pas un instant elles ne s'intéressaient au rôle et leur seul souci était d'évaluer leur physique aux réac-

tions de leur interlocuteur. Yeongjun était las de ces jolies petites frimousses. Ce matin-là, au réveil, il avait annulé une nouvelle audition et était parti.

Dans ce milieu du cinéma, des dizaines de projets encore au stade du scénario traînaient pendant des années, sans compter ceux qui étaient carrément abandonnés. S'il prenait encore du retard, il allait devoir céder son bureau au rez-de-chaussée de la société de production pour aller s'entasser au premier étage. Et s'il ne parvenait toujours pas à ses fins, alors il serait relégué dans l'immeuble en face, là où se retrouvaient les équipes au placard. Plus on se trouvait loin de la direction, moins on était considéré et soutenu. La hiérarchie était impitoyable mais objective, car fondée sur le seul critère de la rentabilité. Yeongjun ne s'en plaignait pas. Ainsi fonctionnait la société. Tard dans la nuit, il avait l'habitude de prendre une douche brûlante puis de boire son whisky avec trois glaçons. Son appartement, au onzième étage, dans le quartier de Mapo, donnait sur les voies éclairées le long du fleuve. Il se sentait bien, seul dans la nuit, à regarder la ville fatiguée et silencieuse. Il se sentait en harmonie avec elle. Cela allait de soi d'être là, seul au cœur de la ville.

Cent mètres avant la bifurcation, le panneau réapparut. Yeongjun éteignit sa cigarette. Il se souvenait être repassé par K à plusieurs reprises. Parfois, il avait aperçu au bord de la nationale des banderoles du genre « Votre député vous remercie de votre confiance » ou bien « Primé au concours national ». En passant, il s'était même arrêté une fois ou deux avec ceux qui l'accompagnaient pour déjeuner. Malgré son préjugé contre les petits restaurants de campagne, il avait apprécié le *kimchi* de navet croquant de la province du Jeolla, ainsi que la pâte de soja, fermentée à point. Depuis, quand quelqu'un vantait la

cuisine du Jeolla, K lui revenait à l'esprit, sans plus. Lors des élections législatives, il n'avait pas particulièrement réagi quand le candidat de K était apparu à l'écran. Les articles sur la découverte de vestiges préhistoriques ou bien sur l'exploitation de la source thermale l'avaient laissé indifférent. Tirant parti de son climat anormalement sec, K avait développé la culture des pastèques, devenue une spécialité locale. Mais, ces dix dernières années, chaque été quand il tombait sur une réclame dans un supermarché « Pastèques de K », il n'éprouvait aucune émotion particulière. Ou bien, si quelqu'un se présentait en disant qu'il était originaire de K comme lui, Yeongjun ne ressentait aucune affinité.

Ce sentiment n'était pas dû aux vingt-cinq années écoulées depuis son départ. En plein été, la porte à claire-voie de la chambre de grand-père avec son lourd rideau de perles, d'où s'échappait son toussotement continu, les pleurnicheries de la grosse servante muette qui se faisait gronder à longueur de journée par la tante, au retour de l'école la grande cour soigneusement balayée qui imposait son calme et sa dignité à la maison, les mollets blancs de la cousine Myeongseon sur lesquels sa jupe s'enroulait quand elle dansait seule face au miroir, dans la chambre du fond. Tous ces souvenirs de la maison de son oncle, le fils aîné de la famille, demeuraient vifs malgré le temps, comme un rêve au réveil. Yeongjun ne pouvait pas croire que cette maison aux toits de tuiles, aux longs murs de pierre par-dessus lesquels, au printemps, les fleurs des prunelliers, des abricotiers et des pêchers cherchaient à éclore les premières, se situait dans cette ville de K.

En réalité, il n'avait pas passé son enfance dans cette maison mais dans celle de son père, toujours agitée celle-là. Dans la cour devant les bureaux entraient et sortaient les camions à benne, dans un coin s'entassaient du sable,

des pierres et des matériaux de construction, les jours de paye les ouvriers munis de leur bon patientaient en faisant du feu et attendaient leur tour en débitant des grossièretés. S'il existait en lui un lieu d'enfance où il ne souhaitait plus revenir, c'était bien cet endroit. Son père avait choisi un vaste terrain en vue d'y construire cette maison, non seulement pour les bureaux et l'entrepôt de matériaux de son entreprise de construction, mais il prévoyait également de bâtir deux autres habitations pour ses deux fils et leur famille. Ainsi, ils pourraient revenir le voir. Mais, contrairement à ce qu'il avait espéré, l'année où Yeongjun avait atteint seize ans, la propriété était passée aux mains des créanciers, puis elle avait été vendue par lots. En quittant K, Yeongjun ne s'était pas retourné une seule fois. Longtemps, il n'y était plus revenu. Maintenant, quand il lui arrivait de passer par là, c'était son détachement qu'il cherchait à affermir.

A l'entrée du tunnel qui débouchait vers la ville apparurent des cerisiers en fleur. Mais les fleurs n'étaient pas seulement sur les arbres. Les pétales jonchaient la route, couvraient les abris de toile des buvettes, les voitures et même les vêtements et les chaussures. Ils s'amoncelaient, s'envolaient, se faisaient broyer sous les pas et tombaient même dans les verres. Banana demanda : Et si on s'arrêtait prendre un verre ? on a encore trois jours avant le festival. En signe d'approbation, l'assistant ralentit. Ils se garèrent sur le parking, descendirent et s'arrêtèrent devant les buvettes qui se succédaient sans fin à l'ombre des fleurs. C'est bien ce qu'on appelle du tourisme floral, dit l'assistant. Puis il s'étira et resta bouche bée devant toutes ces fleurs roses, lourdes à faire ployer les branches. Au Japon, au printemps, on annonce à l'avance la floraison des cerisiers, vous en avez entendu parler ? Banana ramassa une poignée de pétales, les jeta en l'air et continua : Il

paraît qu'il y a une foule de touristes qui suit le front de la floraison de jour en jour... pour se balader comme ça pendant une saison, ils économisent à mort et se serrent la ceinture toute l'année.

Ils s'installèrent à une table que le patron de la buvette avait sortie sous les arbres fleuris et commandèrent du *soju* ainsi que des amuse-gueule. Assis là, dans la splendeur éphémère du printemps, leur alcool prit une saveur délicieuse. Quand ils commandèrent une seconde bouteille, d'autorité le patron en apporta une troisième. De l'autre côté de la rue, à l'ombre d'un vaste cerisier dont les pétales tombaient en pluie, assis sur une natte, un couple déjà âgé, bien habillé, trinquait en silence. Vous les trouvez pas décadents ces deux-là? Euh, pourquoi? Ça serait pas une dernière histoire d'amour? je parie qu'ils ont mis du poison dans leur verre. Non, pas à ce point-là, mais quand même ils dégagent une sorte d'impression de vide, ça va bien avec le printemps, non? Après ces mots échangés avec l'assistant, Banana se tourna brusquement vers le réalisateur : C'est quoi, votre rêve à vous? Yeongjun porta son verre à la bouche sans répondre. Déjà ivre, articulant mal, Banana continua en faisant elle-même la réponse : Moi j'ai un rêve, mais difficile à réaliser en tant que femme. C'est quoi? je t'écoute, demanda l'assistant, l'air sincèrement curieux. *Le Passager de l'hiver*, vous vous souvenez? comme Gang Seoku dans ce film, je voudrais être ivre tous les jours, vivre aux crochets d'une serveuse fanée, dans un bar, sur une plage minable où on n'entend que les vagues... en hiver quand il y a beaucoup de vent, déjà soûle au milieu de la journée, je sors, je titube devant la mer... la mer est tellement bleue que ça fait peur... les drapeaux déchirés des bateaux échoués qui claquent... moi je m'en fiche de tout ça... je vais dans un autre bar avec une serveuse encore plus nulle et je bois à pleines

vagues... je voudrais bien vivre une fois comme ça, comme une désespérée... parfois j'étouffe vraiment... si je pouvais me laisser aller à fond une bonne fois... alors je serais d'accord pour accepter de travailler comme une bête tout le reste de l'année. Banana vida d'un trait le fond de son verre. Son visage avait la même couleur rose que les fleurs, mais sa voix était triste : Comme je suis une femme, si je vis comme ça n'importe comment, on me dénoncera à la police ? Mais non, répondit l'assistant, tu seras embarquée avant par des macs. A cet instant, un vent parfumé souffla de nouveau. Les yeux fermés, Banana avança le menton pour le humer. De l'autre côté de la rue, sous l'arbre en fleur, le couple avait disparu.

Pendant ce temps, Yeongjun s'était absorbé dans une image ressurgie à sa mémoire. Même avant de devenir cinéaste, il avait l'habitude de construire une histoire à partir d'une scène qui lui venait à l'esprit. Mais cette fois cela n'avait rien à voir avec son film en cours. C'était une photo en noir et blanc avec trois hommes assis côte à côte, devant une tombe. Trois hommes adossés à la tombe de leur père. Cela devait être à la fin de la cérémonie des quarante-neuf jours après l'enterrement, car ils ne portaient ni l'habit de deuil ni les chaussures de paille, mais le costume traditionnel blanc ordinaire, ainsi que des chaussures de caoutchouc. L'aîné et le cadet étaient d'un âge mûr, tandis que le benjamin, assis de travers contre la tombe, était encore un jeune homme. Tous trois avaient un visage souriant et détendu, peut-être pour avoir un peu trop bu pendant la cérémonie. Les nœuds de leurs vêtements à moitié défaits ainsi que leurs pantalons retroussés laissaient davantage supposer une balade familiale qu'une réunion entre fils endeuillés. Le plus jeune, sourcils épais et nez aux ailes évasées, tenait à la bouche une branche fleurie.

Enfant, Yeongjun était présent quand cette photographie avait été prise. Ce jour-là, il n'était pas allé à l'école afin de venir lui aussi sur cette tombe, essayant de prendre une attitude digne et de paraître affligé. Il se souvenait précisément d'avoir été choqué par l'irrespect de ses deux oncles et de son propre père, se faisant photographe sourire aux lèvres alors qu'on commémorait la mort de son grand-père. Aucun visage n'était triste. L'un d'entre eux avait même lancé à l'adresse du défunt : Vous avez bien fait de partir... et nous vous retrouverons plus tard. Ayant alors cru les êtres humains dépourvus d'affection, égoïstes et hypocrites, Yeongjun avait senti les larmes monter. Il ne pouvait pas encore comprendre cette sérénité, voisine de la résignation, qui succède à l'acceptation de la mort d'un proche. D'ailleurs, qu'y a-t-il au-delà de la tristesse et de la lamentation sinon le néant ? Et ce néant libère, même pour un moment, des contraintes des relations entre les hommes. Quand tous seraient défaits de ces liens, alors ils se retrouveraient. Que pouvait-il comprendre, enfant, des adieux certes douloureux mais allant de soi pour un homme dépris de ces relations et qui retourne au néant ? Leur sourire affiché était celui de ceux qui acceptent leur destin et le partagent.

Le vent souffla de nouveau et des pétales s'envolèrent, flottant dans l'air. Yeongjun ressentit une sorte de vertige. Pas seulement à cause du souvenir de cette vieille photo en noir et blanc, mais la pensée que son père était mort le traversa. A cet instant, étrangement et sans raison, il la ressentit dans son corps. C'était maintenant à son tour de faire un sourire d'adieu au plus jeune de ces hommes sur la photo, celui qui tenait à la bouche une branche fleurie. Yeongjun commençait à franchir, d'un pas hésitant, le seuil d'une tristesse nouvelle pour lui. Il ne la ressentait pas encore vraiment. Pour l'instant, il se sentait

simplement troublé. Ses joues frémissaient et ses doigts tremblaient. Un flot de pétales se détacha des branches, il ferma les yeux avant qu'il n'atteigne son visage.

Ce jour-là, à deux heures dix de l'après-midi, à l'âge de soixante-neuf ans, Jeong Jeonguk était décédé dans un sanatorium réservé aux fonctionnaires et leurs familles. Cela se passait deux années après la mort de son épouse et il laissait deux garçons. A l'époque de la planification économique, Jeong Jeonguk avait été quelqu'un d'important : c'est lui qui avait fait la première route goudronnée de K, lui aussi qui avait bâti le commissariat de police, la poste, la grande salle de réunion de l'école, lui encore qui avait construit des ponts, à commencer par le grand pont de K, et aussi le réservoir d'eau municipal, sans compter l'élargissement de plusieurs autres voies. Pourtant, de tout cela il ne reste aujourd'hui plus grand-chose de visible à K. Les voies ont encore été agrandies, les constructions ont toutes été refaites ou rénovées, un bowling remplace même la maison natale de Jeong Jeonguk. Quant à lui, il a été incinéré et ses cendres ont été déposées dans un columbarium de la banlieue de Séoul.

2

Au début de l'année 1700, en quête d'un lieu hospitalier, le douzième descendant de Pajo Yeorim s'était installé à K avec sa famille. Depuis, neuf générations s'y étaient succédé. Jeonguk, le plus jeune de quatre frères, était né dans les années 1930 ; ses deux fils, Yeongjun et Yeongu, au début des années 1960.

Le père de Jeonguk, Jeong Seongil, était un homme cultivé, un patriote. Impliqué dans le mouvement pour

l'Indépendance, il avait fait un an et neuf mois de prison. Puis, à la libération, il avait été le premier maire élu au suffrage universel. A K, on dit que la famille de Jeong Seongil descendait d'un haut fonctionnaire des messageries. Mais certains le contestent et prétendent qu'elle provient d'une lignée de fonctionnaires provinciaux, de grade subalterne, qui auraient progressivement étendu leur pouvoir de génération en génération. Jeong Seongil avait envoyé son fils aîné, très brillant depuis tout petit, poursuivre ses études au Japon. Mais plus tard la maladie l'avait emporté et aucun des trois fils qui lui restaient n'avait de goût pour les études. Jeonguk, le benjamin, lui avait toutefois donné le petit Yeongjun, très vif, joie de ses derniers jours.

Or, à une époque, le bruit courut que le fils aîné de Jeong Seongil n'était pas mort de maladie, mais s'était suicidé. Certains chuchotaient que cela s'était produit après qu'il était devenu fou. Tous ces bruits couraient ainsi que cet autre, insensé, à savoir que Yeongu, le fils cadet de Jeonguk, n'était pas son vrai fils. A coup sûr, la source de toutes ces rumeurs était à chercher du côté de la famille Choe, de vieux voisins, de vieux ennemis. L'ancêtre des Choe avait été envoyé en exil dans le sud pour avoir dit le fond de sa pensée au temps du roi Gwanhaegun. Il avait par la suite été réhabilité, mais avait refusé le poste qu'on lui proposait, préférant vivre tranquillement à K, même dans la pauvreté. Selon une autre version, incapable de subvenir aux besoins des siens, il était venu à K afin de cultiver un lopin de terre appartenant à sa belle-famille. Mais cette rumeur-là, c'était évidemment la famille de Jeong Seongil qui la faisait courir. Quoi qu'il en fût, le benjamin de Jeong Seongil, Jeonguk, avait profité du développement économique des années 1960 pour lancer une entreprise de construction ; il avait sa place aux côtés du sous-préfet ou du commissaire de

police à l'occasion des manifestations locales, tandis que la famille Choe ne comptait plus aucun notable, hormis le directeur d'une modeste entreprise de briquettes de charbon.

Cependant, pas de rumeur sans quelque vérité, même toute petite. Depuis bien longtemps, le corps du fils aîné de Jeong Seongil avait été rapporté à la maison, à l'aube et discrètement. La mère et les sœurs du mort avaient étouffé leurs sanglots. Or, ce même jour, dans une chambre du fond, la femme de Jeonguk s'apprêtait à accoucher. Les porteurs étaient venus de loin, dans le petit matin bleuté. A peine avaient-ils déposé leur fardeau, la mine défaite, que le bébé avait crié. C'était Yeongu, le second fils de Jeonguk. Il avait crié fort, mais ignorait qu'en venant au monde il devenait aussitôt le fils du mort. En effet, les deux autres frères qui restaient à Jeonguk avaient chacun seulement un fils unique. C'est pourquoi il avait l'obligation de céder pour adoption posthume ce second garçon qui venait de lui naître, à son frère aîné tout juste mort sans héritier mâle. Bien qu'il ne s'agît que d'une simple formalité, c'est ainsi que Yeongu, né benjamin de Jeonguk, lui-même le plus jeune de sa fratrie, devint également le fils aîné de son oncle pour occuper la place de premier-né du fils aîné de la famille.

Jeong Seongil disait que cette place ne pouvait rester inoccupée. Son intention profonde était surtout que ce fils aîné, disparu avant d'avoir lui-même un fils, reçoive de son fils adoptif posthume le rituel d'offrandes à la date anniversaire de sa mort. Ce fils aîné avait, contre son gré et sous l'injonction paternelle, sacrifié sa jeunesse à préparer un concours d'Etat. Quelques années avant sa mort, il y avait renoncé et avait quitté sa chambre d'étude sur les collines pour vagabonder ici ou là. La rumeur voulait qu'il soit parti en mer en pleine nuit, complètement ivre, et que son bateau de pêche se soit renversé.

Maintenant, bien qu'il fût trop tard, Jeong Seongil voulait tout faire pour se réconcilier avec ce fils aîné perdu. Il fit aussi en sorte que l'épouse de celui-ci ne porte pas le deuil et se remarie tout de suite. Du coup, sa première petite-fille, Myeongseon, fut confiée à la servante muette.

3

Assis sur un banc devant un parterre de fleurs, Yeongu alluma une cigarette en attendant son frère Yeongjun. Quand il aspirait profondément, deux fossettes se creusaient. Ses traits bien dessinés, ses sourcils nets et son nez évasé contrastaient avec son regard qui trahissait une sorte de réserve, comme ceux qui ont été gravement malades ou bien qui ont tout perdu. D'habitude, ses yeux aux cils tombant brillaient d'un éclat limpide. Mais, quand il était absorbé, ils se voilaient et ne laissaient rien percer des ombres qui les traversaient. Il se rappelait le moment où, quelques jours auparavant, assis à la même place, il avait déjà fumé une cigarette.

C'était juste après avoir quitté la chambre de l'hôpital où son père venait de s'endormir. Assis sur ce banc, les deux bras posés le long du dossier, oubliant la cigarette qui se consumait entre ses doigts en une longue virgule de cendre, il était resté à regarder ainsi droit devant lui sans rien voir. Une pose derrière laquelle il se protégeait pour réfléchir. Là, il était en pleine confusion. Les propos que son père venait de lui tenir valaient testament. Le plus inattendu, c'était cette femme qui possédait toujours une partie de la propriété censée avoir été depuis longtemps vendue aux créanciers de K.

Plus surprenant encore, son père lui-même gérait ce bien pour elle. Il lui avait demandé de vendre la maison de leur enfance et d'envoyer l'argent à cette femme, car avait-il dit, personne n'était en position de continuer à s'en occuper. Yeongu n'avait rien compris. Le numéro de téléphone et l'adresse qu'il lui avait donnés en même temps que de vieux documents étaient au Canada. Le nom était Jeong Myeongseon. Pourtant, la cousine Myeongseon était morte à l'âge de dix-huit ans. S'il s'agissait d'une autre Myeongseon, qui était cette femme? Et quelle relation les liait pour que son père ait géré la propriété à sa place pendant plus de vingt ans? Là-dessus, il était resté muet. Yeongu avait attendu à son chevet, et comme la suite n'était pas arrivée, il avait fini par sortir.

En cela, son père ressemblait à son grand frère. Il ne donnait aucune explication et trouvait normal que l'on comprenne tout seul. Yeongu s'était souvent demandé comment deux hommes aussi semblables pouvaient communiquer entre eux. De toute façon, d'après ce qu'il en savait, cela faisait pas mal de temps qu'ils n'avaient pas échangé un mot. Tout à coup, il leva la tête. Un papillon blanc. On dit que le premier à voir un papillon blanc à l'arrivée du printemps va perdre un proche. Ce qu'il ressentit alors fut l'exacte sensation du spectateur de cinéma souhaitant voir sauver le personnage qu'il sait pertinemment condamné à mourir.

Mais à ce moment-là, son père était encore en vie, tandis qu'à présent, même les funérailles étaient complètement finies. Sa femme et son fils rentrés chez eux, il ne lui restait plus qu'à dire au revoir à son frère. Il n'avait d'ailleurs pas grand-chose d'autre à lui dire. Yeongjun lui avait cédé le peu d'héritage laissé par leur père, considérant que Yeongu avait avancé les frais d'hospitalisation. Selon la femme de Yeongu, cela allait de soi pour un fils

aîné qui ne s'était pas occupé de son père. Mais si Yeongjun avait regardé d'un peu plus près comment son frère avait géré les biens paternels, sur deux ou trois points cela aurait pu tourner au conflit entre eux. A vrai dire, Yeongjun avait assez peu d'appétence pour ces réalités. Probablement à cause de cette légèreté propre à ceux qui n'ont personne à charge.

La porte vitrée de l'hôpital s'ouvrit, Yeongjun apparut et vint rejoindre Yeongu. A la main gauche, il tenait un sac de papier avec son habit de deuil, la droite était fourrée dans la poche de son pantalon. Ebloui par le soleil, il fit une grimace. Celui-là a l'air bien sérieux, comme d'habitude, se dit Yeongu. L'expression mélancolique de son frère, qui ne relâchait jamais son contrôle sous le regard d'autrui lui fit paradoxalement réaliser la mort de leur père. Comme si elle avait emporté les liens fraternels entre eux, renforçant encore davantage leur éloignement. Jusqu'alors, ils s'étaient rencontrés deux ou trois fois par an, mais maintenant il n'y avait plus aucune raison de se revoir.

T'es pas encore parti ? lança Yeongjun, arrivé près du banc. Puis, devinant que son frère n'avait pas l'intention de se lever, lui-même s'assit : Tu as quelque chose à me dire, vas-y. Comme Yeongu tâtait vainement ses poches, Yeongjun lui tendit une cigarette : Fais vite, quelqu'un m'attend. J'en ai pas pour longtemps. Yeongu tendit à son tour du feu à son frère et lui passa une grande enveloppe posée sur le banc, tout en lui rapportant les propos de leur père. Comme Yeongu s'y attendait, le visage de Yeongjun se figea, les deux doigts tenant la cigarette en suspens sur ses lèvres. Mais était-ce à cause de la maison ou bien de ce prénom, Myeongseon ? En tout cas, il lut sur le visage de son frère que si ça avait été lui, Yeongjun, qui avait reçu l'enveloppe de leur père, il aurait réussi à lui faire dire qui était la Myeongseon en question. Yeongu

continua, sans avoir conscience qu'il était en train de se justifier : Ces papiers, je les ai parcourus, mais c'est très vieux... ça sera pas facile de retrouver notre maison avec la réorganisation administrative et le développement de la ville. Interrompant Yeongu, Yeongjun questionna : C'est père qui t'a demandé de me donner ça ? Oui. Et il regarda à son tour son frère dans les yeux. Alors qu'ils étaient sensiblement de même taille, la robustesse de Yeongu contrastait avec la minceur de Yeongjun.

Ce dernier saisit l'enveloppe aux coins usés et la glissa dans son sac où elle s'enfouit sans bruit dans les plis de son habit de deuil. Tout en se levant, il marmonna : C'est quand même pas une « mission impossible ». Mais il porta la main à son front pour cacher son émotion. Son père ne l'avait pas désigné, lui, Yeongjun, pour cette tâche. Yeongu savait pertinemment que tout comme lui, son frère ne voudrait pas s'en occuper. Mais, dans ces conditions, c'était à l'aîné de s'en charger. Aucun d'eux n'avait envie de se rendre à K. Dans son idée, ceux qui continuaient à revenir au pays passé un certain âge faisaient partie des gens simples, sans histoire. Lui, s'il revenait, il n'aurait rien à dire à ceux de là-bas. De toute façon, il était bien improbable qu'il y rencontre quelqu'un de connaissance. Pourtant, tout en ayant coupé les ponts, il ne tenait pas à retrouver la ville entièrement transformée.

4

C'est quoi ? de l'argent ? demanda Banana à Yeongjun qui regardait l'enveloppe entre ses mains, absorbé dans ses pensées. Non, coupa-t-il. Si c'est pas ça, alors ça vient de votre premier amour ? c'est ça, j'ai compris, elle est

montée pour les obsèques... toujours belle malgré quelques coups durs et maintenant toute seule, n'est-ce pas ? Par le rétroviseur, l'assistant adressa un signe réprobateur à Banana et haussa la voix : Monsieur le réalisateur, on mange quelque chose ? Merci, j'ai pas très envie. Alors, ça veut dire que je rentre déjà chez moi, alors qu'il fait encore jour ? c'est pas vraiment l'habitude. Ignorant la remarque de Banana, l'assistant s'adressa de nouveau à Yeongjun : Vous voulez rentrer vous reposer ? je prends vers Mapo ? Yeongjun regarda par la vitre. Ayant quitté la rocade, la petite voiture de l'assistant s'engageait déjà dans le quartier de Gangnam. Prenons un café à côté du bureau avant de nous quitter. Comme si elle n'attendait que cela, Banana proposa un endroit qu'elle connaissait. L'assistant lui fit de nouveau un signe par le rétroviseur. Yeongjun voyait bien qu'ils le ménageaient à cause de son deuil. Contrairement à son premier film, il avait la chance d'avoir une équipe avec laquelle il s'entendait parfaitement.

Banana les emmena dans un « café-voyance¹ » : Je suis déjà venue ici avec quelqu'un, mais je n'ai pas pu consulter le voyant. Pourquoi ? Je craignais qu'il raconte toute ma vie devant lui, que j'étais fainéante, nulle à l'école et que j'avais une vie sentimentale plutôt compliquée. Mais devant nous, ça te fait rien ? Mais qu'est-ce qui te prend ? ça ne vous regarde pas, vous deux. Alors qu'ils buvaient leur café, un homme en costume traditionnel s'approcha et les salua. Banana griffonna la date et l'heure de sa naissance sur le papier qu'il lui avait tendu : Ah, vous vous appelez Pak Nana, née l'année du Rat, à minuit... c'est justement l'heure où le rat est très actif, alors vous êtes prédestinée pour le travail... dans votre vie antérieure,

1. Café où l'on peut consulter un voyant sur son avenir à partir des « quatre piliers » (*saju*) : l'année, le mois, le jour et l'heure de naissance.

vous étiez quelqu'un de prodigue qui sillonnait le pays d'un bout à l'autre et faisait souffrir sa femme... c'est pourquoi, pour racheter votre karma dans cette vie actuelle, vous avez obligation d'être fidèle à une seule personne... s'il vous plaît, quel est votre métier? C'est de prendre des notes. Comment? Script-girl. Ennuyé, l'assistant donna à sa place l'explication au voyant embarrassé : Scripte... écrivain si vous voulez. Le voyant hocha la tête : Vous avez bien choisi votre métier... quelqu'un comme vous, il faut qu'on entende son nom partout... aujourd'hui, on utilise beaucoup les noms propres, on dit par exemple boulangerie Untel ou laverie Untel... c'est comme ça que ceux qui ont votre genre de destin conjurent le mauvais sort. Son ton était ferme, mais loin de ressembler à un véritable voyant, avec ses cheveux coiffés au gel il aurait mieux été à sa place en train de danser le week-end au « café-salsa » d'en face.

Ses premiers mots pour Yeongjun furent : Vous, vous étiez prédestiné à être privé de la faveur de vos parents dans votre enfance. Yeongjun ne le prit absolument pas au sérieux. Quand il était enfant, à K personne n'ignorait qu'il était le fils aîné de l'entreprise de construction Sinseong. En fin de compte, c'est son père qui avait été privé de l'attention de ses fils, pas le contraire. Après avoir jeté un coup d'œil à Yeongjun, frustré de n'avoir pas été compris, le voyant se lança dans de longues explications : La faveur des parents n'a rien à voir avec l'assistance matérielle, cela veut dire littéralement recevoir leur appui... sans effort... mais vous, vous êtes privé de l'attention non seulement de vos parents mais des gens en général, votre destin c'est de vous débrouiller tout seul, sans l'aide des autres... ce qui est fou, c'est que vous avez quand même du talent et vous vous débrouillez pas trop mal... quand un homme tombe, en général il y a quelqu'un pour l'aider

à se relever... mais c'est pas ça... finalement, vous ne pouvez compter que sur vous-même pour avancer... vous êtes né solitaire. Oh, monsieur, c'est exactement comme vous dites. A ce compliment de Banana, le voyant reparti de plus belle : Dans votre destin, il y a trois signes de feu mais pas d'or, hélas... mais à quoi sert toute cette chaleur s'il n'y a pas de métal à chauffer ? ceux qui ne savent pas vous trouvent froid, mais en réalité c'est que le feu n'arrive pas à sortir de vous... dans un cas pareil, il faut changer de destin pour créer de l'or. Et combien ça coûte ? demanda Banana, sérieuse, se rapprochant, tandis qu'en face Yeongjun souriait. Un peu vexé, le voyant accéléra : Monsieur, il ne faut pas se moquer du destin... j'ai étudié pendant vingt ans... en fait, j'ai commencé pour savoir pourquoi rien ne marchait dans ma vie... maintenant je commence à voir... ceux qui ont la vie facile sont nés comme ça... ceux qui ne l'ont pas peuvent toujours se débattre... il n'y a pas d'autre solution que de changer de destin... il faut changer de vie. Même pour plaisanter, ce n'était pas un sujet pour Yeongjun. Pour l'instant, sa seule préoccupation était de savoir si son film allait marcher ou non. Mais il était préférable de ne pas manifester cette inquiétude à son équipe.

Dès qu'il fut chez lui, il fit couler un bain et se déshabilla. Pendant que l'eau coulait, il vint se raser au lavabo et tomba sur son image dans le miroir. C'était ça, la tête de quelqu'un qui n'avait pas eu la faveur de ses parents ? Faveur ou pas, maintenant c'était la tête de quelqu'un sans parents du tout. Un jour comme celui-là, il aurait été normal que les torts envers son père reviennent l'un après l'autre le tourmenter. Dans son cas, cela aurait pris un paquet de temps. Mais il avait la tête vide et se sentait presque léger. Comme dans l'épuisement qui succède à un long combat.

Il prit une revue de cinéma sur la table du séjour et entra dans la baignoire. Dès qu'il fut plongé dans l'eau chaude, il ferma les yeux en frissonnant. Au moment où, les coudes posés sur le rebord de la baignoire, il allait ouvrir la revue, les poils de son pubis lui tombèrent sous les yeux. A chacun des poils dressés étaient accrochées de minuscules bulles d'air. Sous l'eau, son corps lui parut pâle et les poils avec leurs bulles se balançaient mollement. Cela évoquait les cheveux de quelqu'un qui se noie dans les profondeurs de la mer. Depuis qu'il avait quitté K, lui ne se baignait plus dans la mer, justement à cause de ces images mentales de noyés. Il était à chaque fois saisi d'épouvante, comme s'ils le regardaient avec leurs visages bleuâtres aux longs cheveux flottant comme des algues. Il savait bien qu'il n'arrivait pas à se débarrasser de l'image de sa cousine Myeongseon. Autrefois, lui aussi avait un rêve. Devenir vite adulte, ne plus dépendre de son père et s'occuper d'elle afin qu'elle ne soit plus ballottée par la vie.

Après la mort de leur grand-père, Myeongseon avait dû abandonner l'école. L'année suivante, quand la servante muette, malade, était retournée chez elle, devenue collégienne, elle la remplaça dans ses tâches. Mais la tante ne voulait pas la garder, non seulement à cause de sa maladresse, mais aussi parce qu'elle ne pouvait tout de même pas la traiter comme une servante. La tante jugeait avoir été suffisamment patiente avec son beau-père qui avait privilégié Myeongseon, l'invitant à lire dans sa chambre, lui qui n'avait jamais jeté un seul coup d'œil à son autre petite-fille, sa fille à elle. Quand cette tante se remémorait la mort du père de Myeongseon et le destin de sa mère, cette enfant, bien qu'étant sa nièce, la perturbait. Son visage paisible que les autres trouvaient sage, lui paraissait, à elle, funeste. Myeongseon fut envoyée chez la sœur de son père qui habitait la préfecture. Après

quelques mois de travail en usine, elle était revenue très amaigrie. A sa tante qui voulait la renvoyer en ville, elle déclara qu'elle ne quitterait plus la maison et s'évanouit. Elle partagea alors la chambre de la nouvelle servante et l'aidait dans son travail, sans dire un mot. Mais la tante continuait de vouloir s'en débarrasser. Maintenant que le grand-père n'avait plus besoin d'aucun soin, bien qu'elle ne rétribuât nullement sa nièce, elle prétendait que deux servantes à nourrir c'était trop pour le service de sa famille. Parfois, elle la disait un peu folle ou laissait entendre qu'on avait abusé d'elle. Pour finir, quand elle eut dix-huit ans, on décida de la marier.

Ce n'était pas dans la mer, mais dans un réservoir d'eau que Myeongseon s'était jetée. Dans ce réservoir construit par l'entreprise paternelle, là où un jeune ouvrier s'était accidentellement noyé pendant les travaux. Les gens du village voisin évitaient de s'y promener après le coucher du soleil. Des bruits ne cessaient de circuler. On entendait par exemple une femme y pleurer la nuit ou bien on y rencontrait un couple d'amoureux en train de chuchoter tendrement, ce genre d'histoires qui tournent autour d'un étang ou d'un bassin et qu'aujourd'hui plus personne n'écouterait. C'était ce jour-là, par grand vent, devant l'eau trouble et tumultueuse du réservoir, que le rêve de Yeongjun avait pris fin. Comme le corps de Myeongseon n'avait jamais été repêché, elle devait y être encore.

5

Yeongu regardait le journal télévisé pendant que sa femme desservait le dîner. Leur fils, âgé de dix ans, emporta à l'évier l'assiette de fruits vide et se mit à écrire

dans son journal scolaire. La vaisselle finie, la femme demanda au garçon de faire son cartable puis l'accompagna à la salle de bains. Après s'être brossé les dents et avoir enfilé son pyjama, il disparut dans sa chambre. Sa toilette achevée, la femme vint s'asseoir à côté de Yeongu. A la télé, une série commençait. Dès que celle-ci fut terminée, elle changea de chaîne pour en regarder une autre. Tout en jetant de temps à autre un coup d'œil à la série, Yeongu feuilletait les journaux. Un peu avant le dernier journal télévisé, il sortit une cigarette. Sans quitter l'écran des yeux, sa femme lui demanda d'aller fumer sur le balcon. Puis ils regardèrent le journal, pas très différent de celui de neuf heures. La femme se mit à bâiller et demanda : Tu ne viens pas te coucher ? Non, vas-y toi, répondit Yeongu. Elle vérifia que la porte était bien fermée et bâilla de nouveau : N'oublie pas d'éteindre avant de venir te coucher, dit-elle, et elle entra dans la chambre.

Yeongu restait immobile. A la télé, le journal continuait tout seul. Le réfrigérateur vibrait par intermittence. Le néon du séjour tremblotait. Dehors, les immeubles s'alignaient les uns derrière les autres. A cette heure-ci, chaque fenêtre abritait la même fatigue, la même inquiétude ou le même soulagement de la journée achevée, et le même perpétuel espoir de bonheur. Bientôt, tout serait plongé dans l'obscurité. Yeongu était l'un de tous ceux-là. Cela faisait dix ans qu'il menait cette vie, mais au fond ce n'était pas sa vie.

Le père marche avec son petit garçon, s'arrête et lui lâche la main : Ne bouge pas d'ici. Et il disparaît pour ne plus revenir. Une fois seul, l'enfant demeure sur place. Yeongu pensait que le départ de son père n'aurait aucun effet sur sa vie à lui qui reste assis là. Rien ne changerait. Il n'y avait plus qu'à vivre la suite. Perdu, il regarda ses deux mains. Elles conservaient la sensation d'absence ressentie

au moment où il avait extrait les os des cendres chaudes de son père. Ce dernier avait choisi l'incinération, déclarant par dépit : Je ne veux pas que vous veniez me voir sur ma tombe. Même sans ce mot, Yeongu avait compris qu'il avait attendu son fils aîné jusqu'au bout. Détester son frère qui n'était pas venu, il n'en avait pas le cœur. Sans le comprendre ni lui pardonner, Yeongu avait l'habitude de refermer le couvercle sur ce genre de comportement.

Il se leva et alla jusqu'au balcon. Sa dernière cigarette fumée, il rejoindrait sa femme au lit. L'appartement était situé au seizième étage d'un immeuble qui en comptait trente et un, immeuble construit comme modèle de grande hauteur pour cette ville nouvelle. Il regarda en bas la caserne des pompiers. Avant d'aller à l'école, son fils passait toutes ses journées sur ce balcon à attendre de voir les véhicules en sortir. Comme Yeongu lui avait rapporté un petit camion rouge avec une échelle, l'enfant avait rêvé de devenir pompier, jusqu'au jour où sa femme avait caché le jouet en disant qu'il allait faire de son fils un petit fonctionnaire comme lui. Alors elle fit venir un professeur pour des leçons particulières. Quand son fils lui demanda : Papa, c'était quoi ton rêve quand tu étais petit ? Yeongu répondit : Vice-président ! Même pas président ? lui avait reproché sa femme. Son fils ignorait qu'il regardait lui aussi, tard dans la nuit, debout à la même place, les voitures des pompiers. Son ombre, debout dans le noir, semblait guetter le moment où bondir sur leur toit rouge quand elles surgissaient dans la rue en réveillant tout le monde de leur sirène hurlante et sinistre. Mais cela n'avait aucune importance, car en réalité il ne voyait rien du tout. Il pensa simplement à emmener sa femme et leur fils au parc de loisirs avant la fin du printemps, parce que jusqu'alors il avait passé tout son temps à l'hôpital, au chevet de son père.

Yeongjun téléphona au Canada mais Jeong Myeongseon n'y habitait plus. Gêné par la difficulté de langue, celui qui répondit ne fit que répéter qu'il ne connaissait aucun Coréen. Il ajouta quand même qu'il habitait là depuis trois ans, mais ce n'était pas une information très utile. Comme il fallait s'y attendre, l'adresse n'était plus valable. Faute d'autre question, la communication en resta là. Après deux cigarettes fumées coup sur coup, Yeongjun se sentit la bouche pâteuse.

Suivant les documents, cette Jeong Myeongseon était devenue propriétaire de la maison en décembre 1975. Son numéro d'identité n'y figurait pas, mais son procureur était le père de Yeongjun. Le dossier avait été constitué approximativement, ce qui se comprenait pour cette époque en province. Le plus curieux était l'ajout d'une promesse manuscrite par son père, suivant laquelle il ne céderait la maison à personne d'autre et que le droit de propriété reviendrait définitivement à Jeong Myeongseon quand elle atteindrait ses vingt ans. A côté du nom du père figurait le sceau d'un certain Choe, sans doute le témoin. Pourtant, quand son père avait quitté K, il se trouvait dans une situation si désespérée qu'il avait été contraint de tout vendre. Or, à l'insu de sa famille, il avait réservé une partie de ses biens à cette femme. Cette situation était incompréhensible, sauf s'il avait contracté envers elle une dette très personnelle, ou bien si tout cela cachait un amour secret. De plus, le nom de cette femme était Jeong Myeongseon. S'il s'agissait de la seule enfant laissée par le frère aîné de son père, mort prématurément et lié à lui par une affection particulière, cela pouvait être un ultime devoir rendu. Ce nom n'avait rien de rare,

pourtant il était difficile d'imaginer une autre Jeong Myeongseon dans l'entourage de son père. Yeongjun se rappela nettement que la propriété avait été vendue un an après la mort de sa cousine. Il était impossible que son père ait légué la maison à une morte. Sa fonction de procureur signifiait qu'il s'agissait bien d'une vivante, par conséquent d'une autre femme également nommée Jeong Myeongseon.

Yeongjun réalisa qu'il compliquait une situation finalement très simple. S'il s'agissait d'une homonyme, tout s'éclaircissait. Quelle que fût la raison pour laquelle son père avait détourné ses biens, cela ne le concernait ni ne l'intéressait plus. Le souvenir ravivé de sa cousine Myeongseon lui brouillait les idées. Il se ressaisit, la première chose à faire était de vendre cette maison.

Il demanda à son assistant qui approuva de la tête de fixer une date pour descendre à K : C'est une affaire qui concerne votre père ? Oui, j'ai une maison à retrouver, je prends ma voiture cette fois-ci ? Vous devez aller voir quelqu'un ? si vous en avez seulement pour la journée, on peut prendre la mienne... comme vous avez tout le temps la tête ailleurs, j'ai peur de vous laisser le volant. Je suis comme ça, moi ? Cette semaine on doit revoir le scénario et faire les repérages, ça serait mieux en début de semaine prochaine. Dans ce cas, allons-y le week-end suivant. L'assistant releva la tête de son planning : Le week-end ça bouchonne, on n'aura pas du mal à remonter ? J'en aurai pas pour longtemps... même si ça fait longtemps... tu ne me crois pas capable de retrouver une maison où j'ai vécu ? on partira très tôt. Comme l'assistant s'apprêtait à poser une question et se ravisa, Yeongjun ajouta : C'est pas pour recevoir l'héritage mais pour une commission... mon père était très redevable au monde ! En réponse à cette plaisanterie un peu amère, l'assistant,

pratique, proposa : Ah, oui ? alors il vaut mieux renoncer à l'héritage... on ne sait jamais, quelqu'un peut venir réclamer le remboursement d'une dette... j'ai un ami expert-comptable, vous voulez que je vous le présente ? Yeongjun sourit : Non... mon frère me l'aurait signalé s'il y avait ce genre de risque... il est plutôt du genre sérieux, même s'il n'était pas comme ça autrefois.

7

Aux enfants d'un homme d'affaires s'imposaient plusieurs interdits. Parmi ceux-ci, ne jamais pleurer quand leur père était sorti. Comme cela lui aurait porté malheur, on leur apprenait à étouffer leurs sanglots. Son père étant toujours absent, Yeongjun ne pouvait donc jamais pleurer. Par contre, Yeongu n'éprouvait aucune crainte des interdits et ne se souciait ni des punitions ni du sentiment de faute s'il venait à les enfreindre.

Chaque troisième et quinzième jours du mois lunaire, au petit matin, leur mère déposait dans la partie froide de la pièce un grand gâteau de riz, encore dans son moule, ainsi qu'un bol d'eau pure. Elle ne dérogeait jamais aux offrandes du troisième jour. Ces matins-là, elle réveillait Yeongjun pour qu'il s'acquitte de ses prosternations rituelles. Parfois, Daenamujip, leur chamane attitrée, venait effectuer cette cérémonie avec eux. Et quand elle faisait avaler de force à Yeongjun une poudre rouge diluée dans l'eau, en disant que c'était un médicament qui rend intelligent, il en avait un haut-le-cœur. Sa mère avait beau réveiller Yeongu, il ne se levait jamais et d'ailleurs elle n'espérait pas vraiment qu'il fasse docilement ce qu'on attendait de lui. Tous les rituels d'offrandes n'étaient pas

aussi simples que ceux-là. Quand on inaugurait un chantier, commençait une toiture, ou bien même quand on coulait du béton, une cérémonie devait avoir lieu à la date prescrite. Pourtant, les rituels n'empêchaient pas toujours les accidents. Ainsi, un jeune ouvrier avait trouvé la mort en chutant pendant la construction du mur de soutènement du réservoir d'eau.

Plus tard, le frère de cet ouvrier avait fait irruption dans la maison en menaçant de tuer leur père. Dans la poche intérieure de son blouson, il cachait un couteau de cuisine enveloppé de papier journal. Avant de venir, il avait déjà dû se bagarrer dans un bar. Son sang coulait d'une blessure à la main, une manche et la poitrine de son blouson gris en étaient tachées. On le sentait déterminé à en finir. Dans la cour qui s'étendait devant le bâtiment de l'entreprise, ou bien sur le terrain de derrière, les injures et les coups de poing étaient fréquents. Mais jamais aucun ouvrier ne mettait les pieds dans la demeure du patron. Plus fiers que curieux, ils évitaient en général de longer le mur de la maison et n'y jetaient même pas un coup d'œil.

L'incident débuta par le cri de la servante. Occupée à laver la vaisselle du dîner, elle vit surgir le visage menaçant contre le fond sombre des vitres. L'homme entra par la porte de la cuisine : Où es-tu, président Jeong? sors de là, fils de chien! Alors, la mère et Yeongu s'étaient précipités de la chambre dans la pièce principale. Sans enlever ses chaussures crottées, l'homme s'était avancé sur le parquet et arrêté net, jambes écartées, tel un boxeur. A la main, il tenait le couteau dressé. A chaque bordée d'injures, il fendait l'air avec rage. Il braqua ses yeux exorbités vers la chambre où la télévision continuait de bourdonner : T'as tué un jeune gars et toi t'es toujours en vie? je vais te tuer, salaud! Ecartant la mère et Yeongu,

terrifiés, l'homme allait se ruer dans la chambre quand il releva brusquement la tête, surpris, ayant compris qu'elle était vide. Par réflexe, il se retourna et fit un pas vers Yeongu qui le défia du regard : Petit con ! Ses yeux s'enflammèrent et sa bouche se crispa : C'est toi qu'a marché sur mon pied, hein ? Sa voix était effrayante. De sa main libre, il saisit violemment Yeongu par les cheveux : Ce petit con ! ton père, Jeong, où il est ce fils de chien, hein ? je vais vous tuer tous ! Il criait comme un fou, lançant son regard à droite et à gauche. La servante se prit la tête dans les mains et se mit à pleurer bruyamment. De peur, Yeongu avait les yeux remplis de larmes, mais il serrait les dents. A ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit, le père entra. En un instant, il comprit la situation et dit d'une voix calme, montrant son ascendant sur cet homme qui avait déjà liquidé une bonne part de son ivresse et de sa rage : Enlève ta main de ce gosse.

Pourtant, l'homme était armé d'un couteau et sa fureur, augmentée par l'alcool, le rendait difficilement maîtrisable. C'était une forte tête qui avait déjà fait circuler une lettre accusant leur père de n'avoir pas versé d'indemnité suffisante pour le décès de son frère et qu'il exploitait ses employés en fraudant sur les salaires. Chaque jour, il venait tenter de débaucher les ouvriers, buvant du *soju* et brisant ensuite sa bouteille. A l'apparition du père, la mère et Yeongu furent rassurés pour eux-mêmes, mais craignirent aussitôt pour sa vie à lui. Il les fit reculer et se planta face à l'homme : Pose ton couteau. En réponse à cette voix calme, l'homme leva bien haut son arme en criant : Quoi, salaud ? rends-moi mon frère ! Mais il n'osait pas avancer d'un pas. Je comprends ton sentiment d'injustice... je suis désolé... tu sais, dans ce genre d'affaires... A ce mot d'excuse, dans un débordement de ressentiment et de dépit, l'homme lui coupa la parole et cria :

Vous qui vous en foutez plein la panse, vous pouvez pas savoir comment il en bavait, vous lui jetez quelques sous et puis quoi, fils de chiens! Criant ainsi, l'homme finit par se mettre à pleurer. Puis il se lamenta longuement. Jusqu'alors terré dans sa chambre, Yeongjun sortit après avoir remarqué que dehors les employés de son père, M. Kim, son adjoint, M. Pak, le camionneur, Duman, le conducteur du motoculteur, guettaient tous dans une tension extrême.

Cette nuit-là, Yeongu ne put s'endormir. Même après que ses parents furent allés se coucher, qu'ils eurent éteint la lumière. Il demeurait excité car, bien que son père l'eût grondé pour avoir agi dangereusement, il savait qu'il pensait autrement au fond de son cœur. Plus il se remémorait le moment où son père était apparu derrière lui en disant : Enlève la main de ce gosse, plus la scène lui paraissait belle. De Yeongjun, il attendait un mot de reconnaissance sur l'alliance entre lui et son père contre l'homme.

Mais Yeongjun ne montrait de gentillesse envers Yeongu que lorsqu'il s'agissait de le mettre face à la dure réalité : T'es qu'un gosse! Yeongu ne pouvait qu'être sensible aux propos de son grand frère qui commençaient toujours par un jugement négatif : Père a agi comme ça parce qu'il avait ses hommes dehors, tout seul il aurait pas osé... peut-être qu'il l'aurait même supplié de pas le tuer. N'aimant pas se voir traiter de gosse, Yeongu reconnut en partie l'interprétation de Yeongjun, mais il pensait que son père ne se serait montré lâche devant sa famille en aucun cas : Non, il l'aurait pas fait devant nous! Yeongjun était bien conscient de n'avoir joué aucun rôle dans ce drame, contrairement à Yeongu. Il s'arrangeait par conséquent pour croire les autres aussi lâches que lui. Aussi répondit-il méchamment : Qu'est-ce que t'en sais?

Parce que je le sais! Mais comment tu le sais? Mais comme ça! Yeongu qui n'avait jamais le dernier mot avec son frère se tenait sur la défensive. Pourtant, il lui donnait tort de se placer toujours contre leur père, bien qu'il attirât, lui, tous ses compliments. Pour sa part, Yeongu était toujours du côté de son père.

L'issue de cet incident était écrite dès le départ, tant était inégal le rapport de force. Quand quelqu'un réclame quelque chose, il se place d'emblée en position de faiblesse. Ses chances de prendre le dessus sont par conséquent très minces. Etudiant pendant les années 1980, Yeongjun l'avait parfaitement compris à son désespoir, en assistant à d'innombrables luttes de revendication. Ainsi en va-t-il des conflits entre parents et enfants. C'est pourquoi, dans ses affrontements avec son père, Yeongjun en venait à se renier lui-même et à lui jeter à la figure tout ce qu'il avait reçu de lui. D'après ce qu'il avait appris, le plus faible pouvait parfois vaincre par sa seule détermination à vouloir tuer l'autre, en l'attaquant pendant son sommeil ou en lui donnant un coup de couteau en traître. Tant de films montrent un personnage se faire tirer une balle dans le dos, tandis qu'ivres de vengeance il est en train d'expliquer à son adversaire, en long et en large, les motifs de sa haine. Mais pourquoi raconter son état d'âme à quelqu'un que l'on s'apprête à tuer? Comme il paraît stupide ce tueur qui, au lieu d'en finir une fois pour toutes avant de prendre la fuite, tient à exposer les raisons de son geste avec des mots choisis. Sans parler de tous ces mauvais films qui, faute de mener l'intrigue par les moyens du cinéma, sont contraints de mettre les événements dans la bouche des personnages. La fréquence de telles scènes s'explique sans doute par la peur de tuer ou d'être tué. Ou bien, peut-être qu'au moment dernier le poids du secret doit être levé et la vérité advenir. En tout

cas, Yeongjun pressentait qu'envahi par un flot d'émotions contenues, lui aussi éprouverait le besoin de parler au moment de braquer son revolver contre la tête de celui qu'il s'apprêterait à tuer. Etre un *natural born killer* n'est pas donné à tout le monde.

De même, la guerre à coup de missiles se résume à un chiffre de morts anonymes. Par contre, dans un combat au corps à corps, quand deux protagonistes roulent dans le noir, s'imisce une sensation mêlée d'attrance et de répulsion. Pour Yeongjun, Yeongu n'était pas un bon bagarreur justement parce qu'il éprouvait pour son adversaire ce sentiment ambivalent.

Son père aurait pu entrer avec ses employés pour désarmer l'agresseur et le maîtriser. Mais il était plutôt du genre à entrer seul, dans une mise en scène dramatique, pour l'affronter et tenter de le dissuader. Certes, s'il devait bien compter un peu sur les hommes restés dehors, il n'était cependant pas quelqu'un à vouloir s'imposer par la seule force. Pour Yeongjun, la seule lutte pour laquelle son père avait eu systématiquement recours à la force, c'était celle qu'il avait menée contre son fils Yeongu. Et cela s'était soldé par un échec. Tout le monde disait que Yeongu n'avait pas obtenu la confiance de son père parce que Yeongjun lui faisait de l'ombre. Naturellement, lui n'était pas de cet avis. En contradiction avec ses habitudes d'homme avisé, leur père n'avait aucune patience avec Yeongu. Pour lui qui concevait la vie comme un combat, le cas de Yeongu ne relevait pas de la guerre moderne mais du corps à corps.

Une fois à K, Yeongjun réalisa que la ville n'avait plus rien de commun avec celle qu'il avait connue. Il était incapable de s'orienter parmi toutes ces nouvelles rues. Là où il attendait des bâtiments, on avait percé de nouvelles voies, là où il se souvenait de rues, des constructions avaient poussé. Le terrain vague où jouaient les enfants avait disparu. Mais ce qui le troublait le plus, c'était la différence d'échelle entre ce qu'il conservait en mémoire et les bâtiments, les routes et les ponts. Telle avenue s'avérait une ruelle, la distance entre deux bâtiments qu'il mettait autrefois du temps à parcourir se trouvait maintenant réduite à quelques mètres à peine. La rivière en crue à la saison des pluies, que les enfants traversaient le pantalon relevé bien haut, leurs affaires d'école nouées dans un tissu à bout de bras au-dessus de leurs têtes, n'était qu'un minuscule ruisseau.

Il ne put trouver trace de la maison que son père avait construite. Yeongjun s'était imaginé que dans cette bourgade grande comme la main, où il avait longtemps habité, il n'aurait pas besoin de son adresse. Mais il s'était totalement trompé et regrettait de n'avoir pas apporté l'enveloppe de documents. Il se gara au bord de la rivière. Puis, il fit de nombreux allers retours pour chercher la maison. Enfin, il comprit pourquoi il ne la retrouvait pas. Le quartier de son enfance avait été tout entier englouti dans une zone commerciale. A l'époque, il se situait près d'un marché ouvert tous les cinq jours, par la suite agrandi et devenu permanent. Son assistant proposa : On irait plus vite en se renseignant dans une agence immobilière. Pour la première fois de la journée, Yeongjun acquiesça de la tête.

Mais, parmi tous ces supermarchés, boutiques de vêtements, loueurs de vidéos, cafés Internet et boutiques de téléphones portables, il n'était pas non plus facile de trouver une telle agence. L'assistant se plaignit : Personne ne vient ici acheter du terrain... dans une zone commerciale comme ça il doit bien y avoir une agence immobilière quand même... peut-être que les affaires ne marchent pas très fort... Tout en parlant, il sortit un mouchoir de la poche de sa veste et s'épongea, car il faisait de plus en plus chaud. Il entra dans un supermarché et en ressortit avec deux canettes de boisson énergisante, il en passa une à Yeongjun en disant : Paraît qu'il y a une agence là-bas, de l'autre côté de la rue. Mais, recouverte d'une épaisse poussière, la boutique en question était bel et bien fermée et vraisemblablement depuis pas mal de temps.

Ces deux étrangers qui allaient et venaient commencèrent à attirer l'attention des commerçants. Sortis sur le pas de leur porte, ces derniers jetèrent des coups d'œil vers Yeongjun et son assistant : Ils vous reconnaîtraient pas par hasard? vous êtes quand même chez vous... Tout en regardant les mains vides de son assistant, ne sachant pas lui-même où jeter sa canette encore à moitié pleine, Yeongjun répondit : Non... tous mes cousins vivent à Séoul... doit bien y avoir des parents lointains, mais aucun ne me reconnaîtrait... on va rentrer... c'est fichu pour aujourd'hui. Dommage... si l'agence avait été ouverte, on aurait pu au moins se renseigner sur le marché immobilier d'ici. A quoi bon savoir le prix? de toute façon, la maison n'est pas à moi. Non, c'est juste pour évaluer notre journée perdue.

Yeongjun était désolé pour son assistant et regretta un instant de n'être pas venu seul, malgré les inconvénients. C'était le week-end et cette affaire était totalement privée. Son assistant apprenait le métier en s'occupant

non seulement du film mais aussi, pratique courante dans le milieu, des affaires personnelles du réalisateur. Demander une aide était pourtant délicat. Ce n'est pas que Yeongjun eût à se plaindre du manque de motivation de son assistant, au contraire, mais il s'en voulait de ne pas toujours garder ses distances, comme aujourd'hui. Cela n'avait rien à voir avec de la délicatesse, ni avec la séparation entre le professionnel et le privé. S'il n'aimait pas provoquer le mécontentement des autres, ce n'était pas par considération à leur égard, mais à cause de ses scrupules de bon élève, toujours en attente de la note qui tombe.

Il leva la tête et porta son regard au loin. Sans beauté ni grandeur, pareilles à un auvent trop bas, de hauteurs inégales, les collines barraient le regard. Les sommets semblaient se soutenir, s'épauler les uns les autres. Il se surprit à considérer cette ligne de crête avec familiarité. Elles paraissaient une assemblée de vieillards usés face au tribunal du temps, se levant à la barre des témoins en dépliant leur dos courbé pour affirmer que K ne disparaîtrait jamais.

9

Certains passages d'un ouvrage publié à K pointent les défauts locaux : « On dit qu'ici lettres anonymes et machinations sont monnaie courante. Les difficultés de la vie entraînent de nombreuses irrégularités dans les affaires auxquelles les gens répondent par des procédés peu orthodoxes, tel l'envoi de ces lettres anonymes. Dans ces circonstances, il est difficile de se montrer patient. Cette nervosité ambiante déteint sur la formation des personnalités remarquables et en freine l'émergence. »

Il est possible que les frictions se manifestent davantage là où les activités économiques ne parviennent pas à décoller faute de ressources naturelles. Pour un fils de K, réussir signifiait gagner une grande ville et préparer le terrain pour d'autres membres de la famille. Fière d'avoir produit deux Premiers ministres au cours de la brève histoire de la Corée moderne, par comparaison avec d'autres agglomérations similaires, K s'intéressait beaucoup à la politique. Sur ce chapitre, le duel entre M. A et M. B pour le poste de député constitue la péripétie la plus palpitante.

Lors des sixièmes élections législatives, les premières après le coup d'Etat militaire du 16 mai, le parti Gonghwa au pouvoir avait évidemment mené une campagne électorale très énergique. Mais, cette fois encore, K avait choisi le parti de l'opposition. Son candidat, M. B, bénéficiait du prestige de son père, un notable qui avait créé un journal et une université. Or, aux élections suivantes, contre toute attente M. B avait été éliminé par le candidat du Gonghwa. Pour la première fois, K avait élu un candidat du parti au pouvoir, d'ailleurs à une majorité écrasante. Doutant du résultat et soupçonnant un truquage, M. B avait intenté un procès.

Suivant les chefs d'accusation, on avait eu recours à tous les procédés classiques de fraude. Une personne morte depuis dix ans s'était retrouvée inscrite sur les listes électorales et avait voté par procuration, des absents avaient pu mystérieusement s'inscrire et apporter leur suffrage au parti Gonghwa, parfois des convocations avaient été achetées cent ou deux cents wons contre renoncement au droit de vote. Des gens avaient même voté en public, directement au bureau du parti Gonghwa, contre trente mille wons ou bien la promesse de les recevoir. Des bulletins non validés par le directeur du comité

électoral avaient été distribués dans le quartier d'origine de M. B, ce qui avait permis d'annuler cent votes. Sans parler de la distribution de chaussures de caoutchouc et de savon ou de coups à boire. Enfin, l'invalidation du scrutin avait été prononcée et l'on avait procédé à une nouvelle élection partielle. De nouveau, la victoire était allée au parti Gonghwa, mais cette fois avec une avance bien moindre. Et cette victoire du parti au pouvoir fut la dernière. A l'échéance suivante, l'opposition avait obtenu la majorité absolue. Sorti de l'université impériale de Gyeongseong, après trois défaites, M. A avait enfin remporté la victoire sous la bannière de l'opposition.

Mais aucune élection n'avait mobilisé autant d'intérêt que les neuvièmes législatives à cause du duel entre M. A, ancien avocat haut fonctionnaire du ministère du Commerce et de l'Industrie et M. B qui misait surtout sur la réputation de son père, très populaire. Tous deux ayant été une fois députés de K, ils connaissaient bien la région. Les deux hommes s'étaient déjà affrontés pour se faire investir comme candidat du parti de l'opposition, statut absolument favorable à K. Finalement, c'est M. B qui avait été désigné par le parti Sinmin. M. A, qui avait apporté la victoire à ce parti à l'élection précédente, fut contraint de se présenter en qualité d'indépendant.

Les habitants de K élirent M. A. Ils n'étaient pas du genre à voter pour un candidat peu impliqué dans le développement local simplement parce qu'il avait été désigné par l'opposition. On était vraiment au pays du contre-courant. Ces élections-là continuèrent longtemps à faire du bruit. M. B aurait pleuré en détournant le visage quand le résultat s'était précisé. Le siège du parti Sinmin se plaignit de l'attitude incompréhensible de K vis-à-vis de l'opposition. Plus tard, lorsque M. A fut nommé Premier ministre, les personnes d'un certain âge

reparlèrent de ce duel de 1973. Il faut dire que l'année précédente, c'était la famille de M. B qui avait eu un Premier ministre. L'un comme l'autre avaient été deux éphémères Premiers ministres de la cinquième République.

C'était l'un des frères aînés de Jeonguk qui avait été directeur de campagne pour le parti de l'opposition. Après l'élection, il était rentré se coucher à l'aube. Ses raclements de gorge n'avaient pas pour seule cause le vent froid de février. Quand on perd, on se tait. Ce jour-là, aucun bruit ne se faisait non plus entendre chez ses voisins, les Choe. Le fils aîné, qui avait pour sa part financé la campagne du parti au pouvoir, s'était alité, effondré de dépit.

Jeonguk, lui, était parti boire avec des fonctionnaires locaux. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas eu pareille occasion, car la loi électorale promulguée deux ans plus tôt interdisait, le temps de la campagne, la consommation d'alcool en groupe, qu'il s'agisse d'une réunion d'amis, de famille ou même pour la pose d'une première pierre. Tous ceux qui étaient présents avec Jeonguk pensaient au fond que dans les circonstances actuelles, un député indépendant ou de l'opposition n'offrait pas plus d'avantages à K¹. Mais personne n'en dit mot. Pragmatique, dans une situation défavorable, Jeonguk cherchait toujours à tirer le meilleur parti. Comme M. A avait déjà embauché des gens de K à divers postes en sa qualité de haut fonctionnaire du ministère du Commerce et de l'Industrie, Jeonguk espérait qu'il pourrait lancer de grands chantiers publics.

Adolescent, Jeonguk n'avait qu'une idée en tête : quitter K. Sa guitare sur le dos, il traînait avec les copains

1. Allusion à l'instauration du régime dictatorial appuyé sur la réforme constitutionnelle de 1972 (Yushin).

et rôdait autour de la maison de Song Keumhui, la fille aînée de la mercerie. Hormis ces brèves distractions, il étouffait et ressentait un immense vide. Après le bac, il avait été admis dans une université de deuxième ordre, à Séoul, mais la guerre avait éclaté et il avait continué ses études à Busan. Une photo de cette époque le montre, cheveux permanentés, en chemise blanche, jouant de la guitare sur la plage de Songdo. L'université achevée, il entra, avec l'aide d'un parent officier de l'armée de l'air, dans le corps du génie de cette arme. Après la guerre, à cause de la reconstruction, les chantiers à forfait fleurissaient. Le gouvernement, seulement préoccupé d'augmenter les rentrées fiscales, laissait faire le milieu de la construction sans encadrer le développement ni effectuer de véritable contrôle. A l'armée, en cette période trouble de fin de la décennie 1950, Jeonguk s'était familiarisé avec le processus complet de passation des marchés de travaux publics à des entreprises sous-traitantes qu'il avait vues s'enrichir. Il avait également compris comment des rizières et autres terres cultivables situées en bordure des villes pouvaient se transformer en terrains constructibles et des gens faire fortune du jour au lendemain. C'est à cette époque qu'il commença à planifier concrètement sa vie. Dans ses lettres à Song Keumhui, il exprimait ses projets, tout en lui assurant qu'elle y avait sa place.

Après l'armée, ces projets faillirent tourner court. Dans la pièce principale de la maison paternelle, l'allure qu'il avait sur sa photo d'étudiant, à Busan, glissée dans un angle du cadre des photos familiales, pouvait faire penser qu'il avait tendance à gonfler ses droits d'inscription et ses frais de pension pour se faire friser et s'amuser. Son frère aîné n'avait aucune raison de le financer sur sa seule prétention à gagner un paquet d'argent en quelques années. Convaincre son père était encore plus difficile. Après son

mariage, une fois Song Keumhui installée à la maison, il avait essayé de monter, avec de l'argent emprunté à droite et à gauche, une petite société mais cela ne marcha pas. Pendant qu'il s'agitait sans résultat, ses deux garçons étaient nés. Ils étaient maintenant quatre à la charge de son frère aîné. La situation était telle qu'il se voyait déjà transporter un sac de ciment sur un terrain vague, ou bien au bord de la rivière, pour fabriquer quelques parpaings à vendre. C'est alors qu'il fut contacté par un entrepreneur rencontré à l'armée. Il y avait un coup à faire à T.

Après avoir laissé Yeongjun à son frère aîné, Jeonguk partit avec sa femme et Yeongu, à peine âgé de cent jours, pour T où il resta deux ans. C'est là qu'il gagna l'argent qui lui permit de lancer son affaire.

A son retour à K, Jeonguk n'avait pas été tout de suite en mesure de créer une grande entreprise. La maison et la terre de son père étaient entièrement réservées à son frère aîné. Lorsqu'il quitta la maison de ce dernier, il n'emporta – selon l'expression de sa femme – pas même une cuiller. Jeonguk acheta donc un terrain bon marché à l'extrémité du faubourg ouest de K et fit construire ses bureaux. C'était un quartier pauvre avec des rizières en lopins et des chaumières aux toits pourrissants, tels des nids d'oiseaux posés de guingois, leur fosse d'aisance derrière leur palissade de paille. Il n'y avait pas un toit de tuile, juste quelques toits de tôle, un débit de *makkeolli* et un pauvre magasin minuscule.

Pendant le premier été qui suivit l'emménagement, les murs de ciment, blanchâtres, devinrent tout brillants, comme s'ils avaient été recouverts par une couche de poudre de verre verte et brune, car les insectes des rizières et collines alentour venaient s'y poser sans fin, attirés par la première lumière électrique qu'ils aient jamais vue. On les retrouvait le matin, morts, emplissant l'eau de la

bassine en plastique qui se trouvait en dessous. Un an après, la situation changea. Jeonguk fit construire une grande maison à l'occidentale, avec des rosiers, et y installa sa famille qui avait jusque-là vécu dans une petite baraque attenante aux bureaux. Il s'endetta beaucoup.

La trentaine de Jeonguk coïncida avec la période des deux premiers plans quinquennaux de développement économique. Par la pratique de taux d'intérêt élevés et des emprunts internationaux, le gouvernement réunit des capitaux qu'il distribua aux entreprises suivant une gestion étatique. La mise en œuvre des slogans « Vivons bien » et « Production, exportation, construction » ne s'embarrassait pas des principes d'équité. Sans aucun goût pour les études, Jeonguk avait par contre des idées originales et savait surtout capter l'air du temps. A la différence d'autres qui réussissent à partir de rien, lui était le benjamin d'une famille aisée. Pourtant, son ambition s'était formée librement, sans direction ni encouragement de ses parents ou d'un mentor. Assez sentimental pour aimer son pays natal étriqué, c'était par ailleurs un réaliste froid, toujours en train d'élaborer de nouveaux projets, affichant sa volonté de moderniser cette région arriérée. Pour Jeonguk, les mots d'ordre du développement économique évoquaient une retenue d'eau grouillante de carpes et lui au bord avec son matériel de pêche.

Le secteur de la construction était différent de celui de la production. Risquées, les affaires marchaient à la promesse, sans garantie. Les travaux commandés n'étaient payés qu'après leur achèvement. Même si pendant ce temps des papiers circulaient, rien n'était certain, ni le coût, ni les délais, ni même savoir si un jour les travaux seraient achevés. Ces coûts et délais pouvaient être réduits par l'utilisation de matériaux bon marché, l'emploi de sous-traitants plus généreux pour soutenir leurs sollicitations

que pour les travaux, mais aussi d'un chef de chantier brutal qui rudoyait les ouvriers. Les profits dépendaient donc de l'habileté du gérant.

En revanche, faute d'emprunt de capitaux privés, ou de possibilité de soudoyer le fonctionnaire chargé de leur contrôle, les chantiers étaient fréquemment stoppés. Parfois, la faillite survenait avant la fin des travaux à cause d'une simple neige trop abondante ou d'une saison des pluies un peu trop longue. Mais ce n'était pas tout. Les travaux commencés risquaient de ne pas être payés si leur commanditaire faisait lui-même faillite, ou bien changeait d'avis. A la différence du secteur de la production qui fabrique des marchandises après étude de marché, il s'agissait d'une sorte de jeu imprévisible. Courir sur les chantiers dispersés, gérer les nombreux sous-traitants des différents corps de métier, fournir le matériel et la main-d'œuvre nécessaires à plusieurs chantiers simultanés, suivant des calculs précis, tout cela s'apparentait à la production d'un film. La construction est en effet une industrie totale au sens où le cinéma est un art total.

Les affaires de Jeonguk étaient sensibles à l'actualité politique car, dans la plupart des cas, le donneur d'ordre était l'Etat. Son travail commençait par le décryptage des intentions du gouvernement et l'étude de son budget. Ensuite venait l'adjudication des travaux. Jeonguk se montrait particulièrement doué dans cette situation de véritable guerre psychologique. Tel un maître de roman d'arts martiaux, il savait déjouer les alliances contre lui et les intimidations d'hommes de main. Quand il s'agissait d'acheter un fonctionnaire, ou bien de payer un personnage important en lui remettant une partie du profit tiré de travaux au rabais, ou bien de falsifier des chiffres auprès d'une banque ou de l'administration, il déployait autant de souplesse que ses concurrents.

Toutefois, pour garder la conscience tranquille, il s'interdisait d'en faire plus qu'eux ou bien d'innover dans les procédés. Comme il offrait généreusement à boire, se montrait chaleureux, il obtenait aisément ce qu'il désirait et de surcroît attirait sur lui la sympathie. En tout cela, il était un personnage parfaitement en phase avec cette époque de croissance fulgurante, mais sans assise solide.

A la fin des années 1960, la sécheresse dura plusieurs années et beaucoup quittèrent leur région à la recherche de travail. A K également, la sécheresse fut désastreuse, mais l'entreprise de Jeonguk continuait de prospérer. Il contractait toutes sortes d'emprunts, mais comme l'administration payait régulièrement, il remboursait les intérêts sans accident. De nouveaux concurrents apparaissaient continuellement tandis que d'autres disparaissaient. Beaucoup d'ennemis aussi. Fatalité ou êtres humains, rien ni personne n'était encore suffisamment fort pour lui barrer la route. Rappelant sans cesse la pauvreté et l'état de guerre, le dictateur suscitait le désir d'ascension tout en entretenant le sentiment d'inquiétude, de manière à se maintenir. Le jeune Jeonguk n'ignorait pas que le développement de ces années 1970 s'appuyait entièrement sur ce pouvoir. Mais il n'avait pas le temps d'éprouver des angoisses. S'il perçut, ne serait-ce qu'un instant, le piège se refermer sur lui, il choisit la facilité en fermant les yeux plutôt que de changer de chemin.

Yeongjun n'aimait pas la maison de son père. Celle de son oncle, qu'il avait habitée jusque-là, se trouvait dans un quartier élégant aux toits de tuile. Non loin de la

rivière d'eau claire, en retrait de la digue, ce quartier s'agrémentait d'arbres à fleurs. Au printemps, on y cueillait des prunelles rouges ainsi que des abricots, et en automne des kakis et des jujubes. Le frais parquet de la pièce centrale brillait toujours. Le seuil était si haut que la servante muette poussait un han ! d'effort en levant le pied chaque fois qu'elle apportait la table basse chargée du repas. En automne, on détachait toutes les portes de la maison pour en décoller le papier jauni et le remplacer par du neuf. Assistant à cet entretien, il était arrivé à Yeongjun enfant de placer des feuilles de chrysanthème ou d'érable en décoration entre les couches de papier. Bien longtemps après les cérémonies aux ancêtres ou les fêtes traditionnelles auxquelles ils étaient destinés, les gâteaux au riz et au sésame garnissaient toujours le placard. Au mur, sur la photo de la fête-anniversaire de ses soixante ans, le visage impassible et ridé de grand-père, aux lunettes rondes, à côté de celui de grand-mère, à la bouche édentée ; tous les recoins de la chambre de l'aïeul imprégnés de l'odeur des livres et de l'encre de Chine ; pendant les vacances, le son incessant de la guitare du cousin, rentré de chez une tante, à la ville, et qui se disputait avec sa mère ; et dans la chambre du fond, le reflet de la cousine Myeongseon dans le miroir au cadre de bois brun et luisant. Chez son père, rien de tout cela n'avait lieu.

L'année où la famille avait déménagé, avant ses six ans, Yeongjun était entré à l'école. Pour s'y rendre, il ne prenait pas le chemin le plus court, mais faisait un détour pour passer devant la maison de son oncle. Sur le chemin du retour, souvent il s'y arrêtait pour faire ses devoirs sur le *maru*. Le jour où Myeongseon restait à l'école pour son cours de danse, il l'attendait sans déjeuner à l'extérieur de la salle de répétition et rentrait avec elle. Plus tard, à

la trentaine, quand il vit le film *Il était une fois en Amérique*, il ressentit une violente émotion lors de la scène où la petite fille danse seule au son de la clarinette. Autrefois, comme le garçon dans le film, il regardait en cachette Myeongseon danser.

Leur mère empêchait les deux garçons de fréquenter les enfants du quartier. Aussi, de loin, ces derniers regardaient-ils les grands bureaux de leur père et leur maison à l'occidentale d'un œil curieux et hostile, à la manière dont les enfants d'un pays occupé regardent les chars de l'envahisseur. Yeongu sortait devant la maison et, chaque fois que des enfants passaient, il les suivait sur quelques pas. Mais, face à leur absence de réaction, il finissait par leur lancer des pierres. Il avait pour jouets un pistolet et une voiture achetés à la préfecture et avait même une belle épée de bois que le menuisier de l'entreprise avait taillée bien fine, rabotée et couverte de papier d'argent. Mais il n'avait pas d'ami pour jouer. Yeongjun était soit à l'école, soit chez l'oncle. Et quand il était à la maison, il n'aimait pas que Yeongu le dérange. Ce dernier jouait donc seul dans la maison avec son épée dressée bien haut qui brillait de ses reflets métalliques, puis sortait en courant à l'assaut des tas de graviers et de sable sur le terrain de derrière.

Leur mère se plaignait du caractère envieux et têtu de Yeongu. Quand elle achetait des habits à Yeongjun, il était impossible de ne pas en acheter également pour Yeongu. Ainsi, le jour où elle leur acheta une chemise, à rayures pour l'aîné et à motifs torsadés pour le cadet, ce dernier piétina la sienne, car il aurait voulu la même que son frère. Elle fut obligée d'aller l'échanger. Mais jamais elle ne sut que, vêtu de cette fameuse chemise, Yeongu était venu attendre la sortie de classe de son frère en tournant en rond autour des ormes sur son tricycle. Quand il aperçut son petit frère, Yeongjun s'était caché et avait

pris un chemin détourné pour rentrer. Yeongu rentra de son côté à la tombée de la nuit et se fit gronder. Dès lors, il n'alla plus à la rencontre de Yeongjun, mais attendit impatiemment le jour où tous deux iraient à l'école ensemble.

Or, Yeongu fut inscrit dans une nouvelle école primaire, la « K du Sud », différente de celle de son frère, simplement appelée la « K ». Le faubourg où leur père avait fait construire ses bureaux et la maison appartenait au secteur scolaire de l'école « K du Sud », que les enfants appelaient d'ailleurs l'« école de merde ». Pour aller à la « K », plus ancienne, Yeongjun était administrativement domicilié chez son oncle. Beaucoup d'élèves se trouvaient dans ce cas. La « K du Sud » ne toléra plus cette situation et envoya une circulaire enjoignant ceux qui utilisaient une adresse fictive de se conformer à la sectorisation. Les enfants pleurèrent, aucun ne voulait aller à l'« école de merde ». Mais pour finir, ils changèrent d'établissement parce que, dans une petite ville comme K, on ne peut rien cacher. Pourtant, après que leur père eût rencontré les directeurs des deux écoles, Yeongjun put rester à la « K ». En échange, il mit Yeongu à la « K du Sud » et fournit, en qualité de parent d'élève, des briques et du sable pour la construction de bâtiments dans cette nouvelle école.

Yeongjun était seul au bureau lorsque l'agence immobilière de K appela. Malgré son fort accent local, l'agent parlait le coréen standard : Quelqu'un est prêt à acheter votre maison, est-ce que vous pouvez descendre ? Yeongjun

répondit vaguement oui et raccrocha juste au moment où Banana entrait : Pas d'appel de Han Juli? Non. Je l'appelle? Non, laisse, si elle n'appelle pas aujourd'hui je vais essayer d'avoir un nouveau rendez-vous. Elle vous plaît tant? Pas mal. Moi, je préfère l'actrice de la télé de l'autre jour, plus mignonne. Oui, pour coucher, elle serait mieux. Ah, vous avez un goût vulgaire... je vous donne une info parce que je suis très gentille, au fond pour coucher c'est moi la mieux... et une autre info... ce soir je suis libre. Yeongjun la culpa : Appelle plutôt l'assistant sur son portable.

L'assistant-réalisateur était à Keumho-dong, en repérage d'un petit logement sur le toit d'un immeuble pour le personnage féminin principal. Ah bon, il a déjà téléphoné? questionna-t-il, rassurant comme toujours. J'avais demandé le numéro de l'agence immobilière aux renseignements... l'opératrice de K me l'avait donné... je lui avais dit qu'elle était près du centre commercial et elle m'avait répondu qu'il n'y en avait qu'une seule... je sais pas si c'est celle qu'on a vue... quelqu'un a visité? L'agent m'a demandé de descendre... j'ai dit oui. Vous avez dit oui, comme ça, sans rien demander de plus? bon, je rappelle l'agence. Un instant plus tard, l'assistant appela de nouveau, l'acheteur était du quartier, le patron de l'agence croyait même le connaître et le prix proposé était intéressant : Le prix est même plus élevé que je pensais, plaisanta-t-il, les choses se débloquent cette semaine, n'est-ce pas? Han Juli a téléphoné? dès qu'elle se sera décidée on va commencer par changer son nom... qu'est-ce que c'est que ça, Juli?

Comme l'avait prédit l'assistant, la semaine fut assez chargée. Le service de la communication arrangea une interview avec une revue de cinéma pour le démarrage du tournage. De nombreux échanges eurent lieu au

téléphone sur les questions de droits avec des maisons de disques étrangères pour utiliser les chansons pop des années 1960 et 1970. Le casting de l'actrice principale se décida également dans la semaine, ce qui fut un grand soulagement. Han Juli ne plut pas trop, sembla-t-il, au jeune directeur de la société de production. Si un visage n'était pas connu, il devait s'imposer par son caractère. Or, au premier abord, Han Juli ne provoquait pas une forte impression, elle se révélait peu à peu. Yeongjun convainquit le directeur que cela convenait parfaitement au personnage, dénué d'identité. Même s'il jugeait ce visage un peu fade, il ne pouvait plus retarder le casting.

Tout en prétendant défendre le point de vue du réalisateur, le directeur transmet la demande de modification du scénario formulée par le producteur financier. Ces demandes de la partie financière frisaient la pression et visaient toujours le seul impact commercial. Yeongjun ne fuyait nullement le succès. Cependant, faire pleurer une actrice sans raison, la gifler ou la mettre nue ne fonctionnait plus que dans quelques coins reculés. En tant que spectateur de tous ces films lourds, aux effets appuyés, Yeongjun se sentait carrément humilié. Mais il n'aimait pas non plus les films d'auteur nombrilistes. Il ne voulait pas ajouter un film de plus à cette variété déjà florissante. Et tant pis s'il n'en avait pas encore terminé, comme le taquinait Banana, avec son idéalisme de jeune réalisateur prometteur n'ayant raté qu'un seul film. De toute façon, pour lui tous les réalisateurs avaient la même ambition, simplement difficile à réaliser. Ainsi, cette semaine-là, il rencontra le directeur à trois reprises.

Comme les préparatifs du tournage s'accéléraient, Yeongjun laissa passer deux semaines sans plus penser à descendre à K. Alors qu'il rentrait de déjeuner avec son assistant, un peu plus tôt que d'habitude, Banana lui

donna les messages téléphoniques : l'un du service de la communication d'une maison de couture au sujet des costumes, un autre d'un cours d'art dramatique pour les figurants, et puis le numéro de téléphone de quelqu'un qui avait appelé au sujet de la maison de K. C'était l'agence ? Avec son stylo à bille suspendu au cou, Banana remplissait de notes les marges du scénario : Je crois pas... regardez bien, c'est un numéro de portable, pas un numéro de K. Selon ce qu'elle avait entendu, l'homme n'avait pas d'accent, sa voix était celle d'un quinquagénaire correct et formel. Je vais téléphoner, proposa l'assistant. Il composa le numéro de l'agence immobilière en disant : C'est plus sûr pour les transactions. Mais il n'y avait personne, peut-être parce que c'était l'heure du déjeuner. Puis il passa à autre chose et il rappela seulement quelques jours plus tard.

Après sa communication avec l'agence de K, l'assistant prit un air dubitatif. Puis il appela le numéro de portable que Banana avait noté. Et enfin, appela de nouveau l'agence. Après tous ces appels, il alla se servir un café et s'approcha du bureau de Yeongjun : C'est bizarre, l'agence ne connaît pas cet homme, la seule personne qui s'intéresse à cette maison n'est pas un homme mais une femme. Yeongjun regarda son assistant en se croisant les bras.

J'ai téléphoné sur le portable de cet homme, mais un message disait que le service était interrompu à la demande du client... alors j'ai rappelé l'agent immobilier... j'ai insisté et il a fini par me dire que la femme qui veut acheter est la locataire actuelle. Banana qui avait écouté attentivement conclut : Bon, alors il faut lui vendre. L'assistant secoua la tête : Oui, d'accord pour la maison... mais alors qui est cet homme ? sans passer par l'agence, comment il a su que la maison était à vendre ?...

monsieur le réalisateur, à part nous, quelqu'un d'autre connaît cette histoire de maison ? Non. Bien sûr, son frère Yeongu était au courant, mais Yeongjun ne voyait pas la relation possible avec lui. A K, pensa-t-il, pas mal de gens devaient être informés de la mort de son père. Puis, son visage se figea. N'avait-il pas lui-même appris seulement un mois plus tôt le lien toujours existant entre son père et cette maison vendue vingt-cinq ans auparavant ? En plus, personne à K ne devait avoir son numéro actuel.

Ce soir-là, derrière son verre de bière, Banana s'apprêtait à poser une dernière question à Yeongjun. Depuis deux heures, il les éludait les unes après les autres. Elle hésita un instant, inspira profondément et lâcha d'un seul coup, comme si elle lançait une simple plaisanterie : Monsieur le réalisateur, vous savez que je suis amoureuse de vous ? Oui. Calé au fond de son fauteuil, Yeongjun commença à parler en la regardant droit dans les yeux : J'aimerais avoir ton avis... le paysage de l'enfance, il reste bien dans l'inconscient ? par exemple une ligne de collines ou un horizon dégagé, toujours là sous les yeux, quand on marche, quand on est assis, qu'on regarde le ciel, qu'on sort, que l'on s'en rende compte ou pas, cela reste gravé sur la rétine... c'est comme ces portes qu'on ouvre avec l'empreinte digitale ou par reconnaissance de l'œil... on reconnaît, même des années après, que c'est le pays natal, n'est-ce pas ? Ça doit être ça, répondit Banana indifférente, et aussi vexée.

Yeongjun attendait sa réponse parce qu'il pensait s'en servir pour le monologue du personnage féminin quand il modifierait le scénario : Chacun possède bien un paysage familier, qu'il a toujours vu dans son enfance, non ? c'est quoi ton paysage à toi ? Eh bien... je ne me souviens que d'une longue ligne horizontale, c'est tout. Yeongjun secoua la tête : On travaille, sois sérieuse ! Oui,

tout ce dont je me souviens, c'est de la ligne d'horizon sur la mer... je suis de Jeju... si vous essayiez de vous intéresser un peu à moi.

L'idée traversa Yeongjun que le quinquagénaire qui avait appelé pour la maison pouvait être lié à Myeongseon. Ou bien à Yeongu. Si c'était Yeongu, cela pouvait peut-être remonter à sa jeunesse, à cette époque de vagabondages où il ne donnait plus aucun signe de vie.

12

A l'école, Yeongu avait l'air très à l'aise. Chaque matin, une petite bande à sa botte portait son cartable. Il partait tard et rentrait quand bon lui semblait. Peu après, le cartable arrivait. Quand sa mère téléphonait à la maîtresse pour savoir comment il progressait, celle-ci, tout juste nommée à son premier poste, répondait d'une petite voix hésitante qu'il était généreux, gai et exerçait de bonnes qualités d'émulation en groupe. Ce n'étaient pas les parents de Yeongu qui l'intimidaient, mais le sous-directeur qui exigeait un traitement de faveur. Pendant la classe, quand Yeongu tournait le dos à la maîtresse ou se déplaçait avec son bureau, aucune sanction ne tombait. Ce favoritisme exaspérait la plupart de ses camarades, mais ceux qui avaient grandi dans la pauvreté, constamment houspillés, se pliaient à son pouvoir. C'était eux les porteurs du cartable. La maîtresse faisait la classe en réprimant son ressentiment contre Yeongu, contre le sous-directeur et finalement contre elle-même. Pendant ce temps, Yeongu s'agitait ou menaçait un autre enfant. Et dehors, dans la cour, un camion de son père venait déverser son chargement de sable.

Son comportement véritable se révéla lorsque sa mère s'aperçut qu'il soustrayait de l'argent à son porte-monnaie pour entretenir toute une « organisation » au moyen de bonbons et autres friandises. Telle était la clé de ce pouvoir que la maîtresse qualifiait de qualité d'émulation. La surprise et la colère de son père furent extrêmes. Sa mère craignit que ce dernier lui reproche de sortir en laissant la maison à la seule femme de ménage. Elle se persuada que, contrairement à Yeongjun, Yeongu était un enfant particulièrement difficile. Exaspérée, elle s'en plaignit à son mari. Lui n'écoutait pas trop son épouse, en général il décidait seul.

Jeonguk fit venir ses deux fils et leur ordonna de s'asseoir. Puis il fit sortir sa femme qui demanda : même Yeongjun ? Bien que l'on fût en plein été, il ferma la porte et la fenêtre. Assis sur leurs talons, les enfants se mirent à transpirer. La présence du père en pleine journée, alors qu'il était habituellement absent, leur causait une forte appréhension. Avant d'ouvrir la bouche, pour faire monter la pression, il observa un long silence : Yeongu, tu n'as plus envie d'aller à l'école ? Si ! répondit l'enfant d'un air renfrogné. Et toi, Yeongjun, tu n'as plus envie d'aller à l'école non plus ? interrogea-t-il sur le même ton. Si ! Bon, soit, continua le père avant un long soupir contenu... je vais vous raconter comment j'ai été battu par mon frère aîné le jour où j'ai dit que je ne voulais plus aller à l'école... Yeongu remua un peu les genoux, Yeongjun gardait la bouche serrée. Des gouttes de sueur ruisselaient de leur front et dégouлинаient en petites taches sur la natte de jonc. Mon frère aîné, celui qui est mort, c'était quelqu'un de bien, quelqu'un d'intelligent... mais très sévère... il nous battait, nous ses frères, quand on ne l'écoutait pas... Yeongu, tu sais ce que c'est un tyran ? Yeongu ne pouvait pas demander de l'aide à Yeongjun, alors en silence il baissa la tête encore davantage.

De ses trois jeunes frères, j'étais le seul qu'il n'avait jamais battu... il était affectueux comme grand frère, il aimait bien plaisanter, mais quelquefois il était extrêmement dur avec nous... sans qu'on s'y attende, sans qu'on sache pourquoi, il nous frappait comme un malade avec un bâton... comme ça arrivait quand mes deux autres frères se conduisaient comme des idiots, je me demandais si cette colère ne venait pas de son génie... ou bien est-ce qu'il soulageait comme ça la tension contre son propre père, votre grand-père, Jeong Seongil? ça on ne peut pas le savoir... en tout cas, même si j'étais un élève pas trop mauvais, déjà vers la cinquième année du primaire, l'école n'avait pour moi plus grand intérêt... je ne me rendais pas compte que j'étais le petit dernier, ignorant, qui cherchait seulement à s'amuser, sans ambition, ni envie ni réflexion... quand j'ai dit que j'allais quitter l'école, mon frère s'est tu et m'a demandé : Qu'est-ce que tu comptes faire après? Gagner de l'argent... en fait, je ne savais pas quoi dire parce que je n'avais aucun projet et j'avais répondu ce qui me passait par la tête. Et comment tu comptes gagner cet argent? En faisant du commerce ou bien en trouvant un travail... c'était pas très difficile à trouver comme réponse. Pour monter un commerce, il faut un capital... pour trouver un travail, il faut un métier. Bon, ben alors c'est pas possible... est-ce que je demande à père de me prendre comme valet de ferme chez nous? A peine j'avais dit ça que mon frère m'avait emmené dans la cour derrière la maison, m'avait attaché au kaki et m'avait frappé à coups de bâton.

A ce moment du récit, des larmes s'égoûtèrent des yeux de Yeongu et se mêlèrent aux taches de sueur sur la natte de jonc. Son père allait-il le battre, lui aussi, ou bien allait-il le retirer de l'école? La gravité du moment le subjuguait, comme s'il avait atteint un point ultime,

comme si sa vie était sur le point de basculer. Le dernier mot du père tomba : Un homme doit prévoir très tôt sa vie, compris ? Oui... Oui... la réponse de Yeongu précéda celle de Yeongjun. Le père ouvrit alors la porte en grand et demanda à leur mère de chauffer l'eau de leur bain. Alors que, le cœur lourd, ils enlevaient leurs vêtements trempés de sueur, ce fut leur père lui-même qui leur apporta le seau métallique plein d'eau chaude dans la salle de bains.

Toucher les garçons n'était pas difficile. Mais un petit moment d'émotion ne pouvait changer leur caractère ou déclencher en eux une vocation. Le temps où Yeongu aurait pu s'intéresser à l'école était déjà passé. Il était assez mûr pour voir qu'il perdait la face à déchiffrer les mots tandis que ses camarades lisaient déjà couramment. Les bases à peine acquises, au lieu du désir d'aller plus loin, c'était l'ennui qui le gagnait. Il refusait la nécessité d'avancer et l'appréhension qui en découle. Il était pourtant capable, sans fournir le moindre effort, de donner le change et d'atteindre le même résultat que les autres. D'un côté, son intelligence lui permettait, après un coup d'œil ou deux, de donner la moitié des réponses bonnes, mais de l'autre, elle l'empêchait à jamais de se mettre à travailler sérieusement. Pour le taekwondo, cela avait été la même chose. Au début, complimenté par le maître, il s'y était intéressé, puis avait abandonné très vite. A cause de son impertinence, disait sa mère. Pour tout, Yeongu voulait connaître non pas la raison des choses, mais comment les utiliser. Et, la première expérience consommée, il concluait que ce n'était pas si extraordinaire. Sa mère avait remarqué qu'il entreprenait beaucoup sans aller jusqu'au bout de rien et qu'en misant uniquement sur ses facilités, il aurait peu de chances de réussir. Ainsi parla-t-elle à son mari.

C'est vers cette époque que Yeongjun fut impliqué dans une bagarre à son cours de calcul au boulier, incident qui le mena à l'hôpital.

Aucun cours privé n'existait alors à K. Quelques années auparavant, même le premier jardin d'enfants, dont Yeongjun avait pu bénéficier, avait dû fermer à la rentrée suivante faute d'inscrits. Seuls quelques-uns pouvaient s'offrir des leçons particulières auprès des instituteurs. Certains prenaient des cours de piano, mais à l'époque le dessin, la danse, le calcul mental ou le jeu de go étaient impensables. Toutefois, le cours de calcul au boulier de M. Calot était si florissant qu'il avait quatre groupes de dix enfants. Constitués d'élèves de cinquième et sixième années de l'école primaire, filles et garçons, ces quatre groupes s'étaient formés sur la réputation que le calcul au boulier améliorait les notes de mathématiques. Célibataire, élancé, M. Calot portait invariablement un pull noir et vivait en pension chez le comptable de la briqueterie. Lorsque ses dix élèves et lui-même étaient assis, dos collés au mur autour de la longue table basse au milieu de son unique pièce, personne ne pouvait passer. Naturellement, chacun prenait place à partir du fond par ordre d'arrivée et ressortait dans l'ordre inverse.

Une fois installé, il n'était plus question de bouger jusqu'à la fin du cours.

Les yeux de M. Calot, globuleux, énormes, évoquaient ceux du crapaud. Calot n'était évidemment pas son nom, mais un surnom dû à la taille exceptionnelle de ses globes oculaires. Comme un tableau noir ou une règle, ses yeux lui servaient d'outil pédagogique. Avant de commencer, il s'éclaircissait la voix puis entonnait : Un, deux, trois. Il poursuivait ainsi en rythme : Huit cent quarante-six, deux cent trois mille deux cent quatre-vingt-dix-sept, trois millions cinq cent huit mille vingt-trois, etc., tandis

que les enfants, tête baissée, calculaient sur leur boulier. Quand il prononçait « un », les globes oculaires de M. Calot roulaient de gauche à droite à la manière des boules sur les bouliers, puis quand il prononçait deux, ils recommençaient le même roulement. La vitesse de ce roulement suivait même le débit de sa voix. C'est aussi avec ses yeux qu'il attirait l'attention des enfants bavards et qu'il esquivaient les questions embarrassantes. Quand les élèves commençaient à s'ennuyer, il savait également jouer des yeux, toujours suivant le même mouvement, et les enfants éclataient de rire. C'était le seul moment où ils pouvaient rire, car M. Calot était très sévère.

Yeongjun était le meilleur élève de la cinquième année. En sixième année, c'est Choe Uikil, un courtaud, premier petit-fils de la famille Choe, les vieux ennemis de la famille de Yeongjun, qui était en tête. Alors qu'il faisait froid ce jour-là, Choe Uikil, arrivé tôt, avait dû attendre dehors, car le cours précédent s'était prolongé. Aussi avait-il les pieds gelés lorsque les enfants de cinquième année commencèrent à sortir. C'est donc avec un regard mauvais qu'il avisa l'élève resté assis au fond, en train de vérifier son calcul. Quand il le reconnut, il entra dans la pièce et prit place. Les autres enfants s'engouffrèrent à sa suite et Yeongjun finit par se retrouver coincé. Le voyant embarrassé, certains voulurent le laisser sortir, mais Choe Uikil, assis à côté de lui, faisant semblant de ne rien voir, ne bougea pas d'un millimètre.

Tous deux savaient leurs familles brouillées depuis des générations. Et Choe Uikil ne supportait pas d'entendre dire qu'en cinquième année Yeongjun était meilleur en calcul au boulier que lui en sixième année. Les enfants s'emparèrent de la situation. Ils échangèrent des regards pleins d'excitation et quelqu'un proposa un match de calcul, le temps que M. Calot revienne de dîner. Un

enfant prit le réveil du professeur pour chronométrer. Yeongjun n'avait aucunement envie de relever ce défi, mais il n'avait pas d'autre issue. Il ramena son boulier vers lui avec cette attitude appliquée, raide, souvent perçue avec antipathie, consistant à mettre le même sérieux dans toute activité, même la plus anodine. Elle pouvait déclencher l'animosité de ceux avec qui il se mesurait sur leur propre terrain ou attirer les railleries quand elle était interprétée comme une volonté de se distinguer. Dans le cas de Yeongjun, les deux étaient valables. La bouche crispée, il fit voler les boules sur les tiges. Quand il donna les dix bonnes réponses avant Choe Uikil, les élèves de sixième année ne manifestèrent aucune admiration, mais bien de l'hostilité. La tentative de sortie de Yeongjun se heurta ensuite à un refus catégorique. Au retour de M. Calot, les enfants se disputèrent pour lui annoncer que Yeongjun attendait Choe Uikil, car ils devaient aller ensemble quelque part après le cours. M. Calot se dit quant à lui qu'il avait déjà pris du retard et que faire sortir Yeongjun le retarderait encore davantage.

Excités, les enfants se montrèrent particulièrement attentifs et M. Calot put finir son cours à temps. Une fois dehors, tous les enfants attendirent. Épuisé par la tension, la colère, sans pouvoir rien dire une heure durant, quand il déplia les jambes, Yeongjun fut pris de vertige.

Il s'en tira à bon compte. Elèves sages pour la plupart, ceux qui les avaient suivis jusqu'au terrain vague à l'entrée de leur quartier, à cette heure tardive, étaient peu nombreux par rapport à ceux qui étaient rentrés chez eux. Simplement animé par l'agressivité et l'amour-propre caractéristiques de son âge, Choe Uikil n'était pas vraiment bagarreur. Mais c'est l'apparition de Yeongu sur le terrain vague qui renversa la situation. Bien que grand physiquement, Yeongu était quand même plus jeune

qu'eux. Au premier coup de poing qu'il porta, Choe Uikil riposta. Arrivés avec Yeongu, les petits s'enfuirent, lui commença à saigner du nez. Dès que le sang se mit à couler, la bagarre cessa. En rentrant avec le nez barbouillé de sang séché, Yeongu se fit fortement gronder avant d'être envoyé à la salle de bains. Quant à Yeongjun, probablement à cause du relâchement de la longue tension subie, à peine rentré à la maison, il s'évanouit et on l'emmena à l'hôpital.

Ainsi, dans *Poil de Carotte* que Yeongjun avait lu en deuxième année de primaire, le gamin se blesse et saigne en travaillant au jardin à la place de son grand frère. Or, les parents se précipitent au-dehors et transportent à l'hôpital non pas Poil de Carotte étendu sur le sol, mais son frère évanoui à la vue du sang. Comme pour le personnage de Jules Renard, leur mésaventure avait assombri le cœur de Yeongu. Sous le coup de la colère, leur père, et même leur oncle, mirent l'incident sur le compte d'une provocation délibérée de ces brutes de Choe. Et pour finir, ils conclurent à la victoire du seul Yeongjun. Plus tard, ayant appris les événements, M. Calot donna à Choe Uikil des coups de baguette et ce dernier quitta son cours, ce qui consolida encore le triomphe de Yeongjun. Personne ne prit en compte le saignement du nez de Yeongu qui avait mis fin à la bagarre. Sa mère le gronda pour son tee-shirt taché et perdu, moins toutefois qu'il ne s'y était attendu, alors que son père s'inquiéta de son héroïsme déplacé. Quoi qu'il en soit, cette affaire demeura un exploit de Yeongjun. Yeongu se préparait de son côté à ce que son frère se moque de lui comme la dernière fois : T'es donc qu'un gosse ! Mais, anticipant l'attente de son jeune frère, Yeongjun s'abstint.

Yeongjun et Yeongu, assis sur le *maru* ensoleillé, chez leur oncle. Leurs jambes ne touchent pas la marche du seuil et se balancent dans le vide. Yeongjun, souriant, la tête légèrement tournée vers son jeune frère, lui raconte une histoire. De temps à autre, ce dernier rit à gorge déployée, la tête renversée en arrière. Mais la fin de l'histoire le met très en colère. Il rougit violemment, se dresse sur la marche de pierre et lance un coup de pied dans les jambes de Yeongjun. Tous deux descendent dans la cour et se font face, les poings levés à hauteur de poitrine. Soudain, Yeongu baisse les poings et souffle bruyamment. Puis, sans un mot, il tourne les talons et sort de la cour. Au bruit des pas qui s'éloignent, Yeongjun se précipite dehors. Yeongu s'enfonce de l'autre côté de la digue dans le crépuscule rougeoyant. Yeongjun l'appelle : Yeongu ! Mais Yeongu ne se retourne pas. Il s'éloigne ainsi définitivement. Quand sa silhouette disparaît enfin à l'horizon, le sommet des collines bloque le regard de Yeongjun.

Quand il fit ce rêve pour la première fois, Yeongjun avait à peu près l'âge du petit garçon qu'il était lui-même dans le rêve. Adulte, le rêve était revenu trois ou quatre fois. La première fois, encore enfant, au réveil il avait éprouvé une sorte de regret et avait résolu de se montrer plus gentil avec Yeongu. Mais avec le temps, la sensation se faisait de plus en plus désagréable, car c'était lui qui était abandonné par son jeune frère. Adulte, il se demandait comment un rêve d'enfant pouvait, à la manière d'un film, se conserver et repasser. Puis, il n'y pensa plus, car il ignorait que le rêve reviendrait.

Mais le contrôle de soi qu'il cherchait à exercer en permanence ne put empêcher le rêve de revenir. Il se

rappela les mots du voyant, au café : Pour avancer, et encore avec peine, vous ne pouvez compter que sur vous-même... mais à quoi sert toute cette chaleur s'il n'y a pas de métal à chauffer?... le feu n'arrive pas à sortir de vous. Changer de destin et produire de l'or pour faire sortir le feu caché au fond de lui, ces propos le rendaient encore plus amer. S'il parvenait à faire sortir ce feu de lui-même, que pourrait-il consumer de plus qu'un or artificiel appelé à disparaître? Yeongjun avait certes autrefois connu le feu de l'ambition, ce soleil trompeur. Il y avait aussi ce feu en plein air, pris dans un cercle de fatigue et d'excitation, que ces types grossiers faisaient brûler chez son père; ou bien encore ce feu sentimental et chétif auquel il s'était réchauffé par un matin froid, près d'une station d'autobus, au bord de la mer, après avoir quitté une femme. Jusqu'à la résignation face à la tiédeur du four d'incinération où se trouvaient les cendres encore chaudes de son père.

Comme chaque petit matin, éveillé dans la pénombre, Yeongjun songeait à ceux qui avaient croisé son existence. Tous lui revenaient avec leurs secrets et leurs mensonges.